

LA CHEVELURE DE BERENICE.

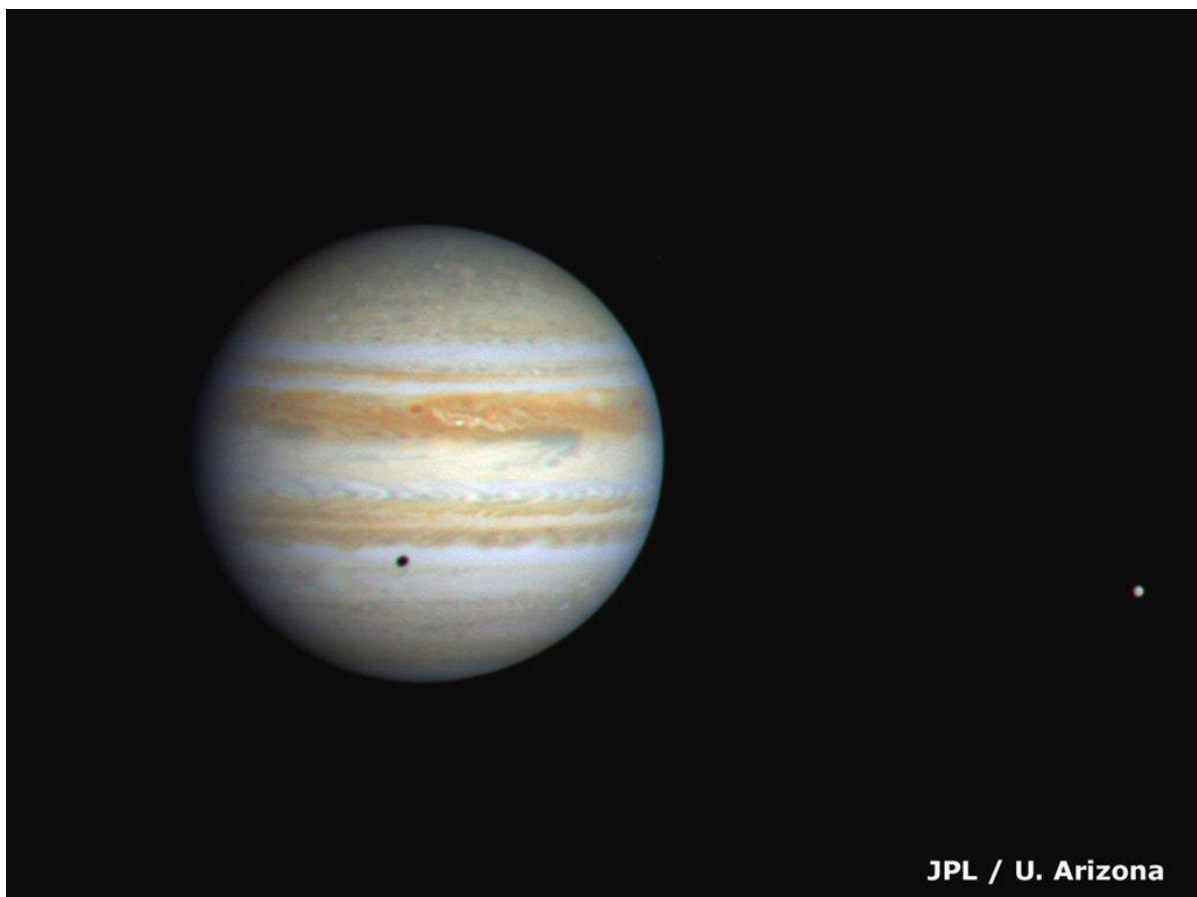


Nasa / Stsci

TOUTE PREMIERE PARTIE.

DEBUT DE SOMMAIRE.

1. KURMALA.....	3
2. ASCENSEUR.....	14
3. ORION.....	21
4. ON A MARCHÉ SUR LA LUNE.....	26
5. LE GRAND DEPART.....	35
6. UNE ETRANGE SEMAINE.....	39



1. KURMALA.

« Dépêches-toi, on va être en retard ! ».

Pedro et Eshetu tambourinent à ma porte alors que je suis en train de remplir mon bidon avec de l'eau.

« voilà, voilà, je suis prêt » dis-je en ouvrant la porte. Mes deux amis m'accueillent avec un sourire.

Nous avons tous les trois la même tenue cycliste, moulante et très légère pour souffrir le moins possible de la chaleur. Il faut faire attention quand on fait du sport ici. La moiteur de l'air se ressent tout au long de l'année et, même à l'aube, l'atmosphère peut être étouffante. Au pied de la résidence, nos compagnons nous attendent. Ils font tous partie, comme nous, de l'expédition spatiale LUCY775. Ceux qui sont ici ce matin partagent avec moi un certain goût pour le cyclisme. Sans que tout le monde ne se soit vraiment salué, nous nous mettons en route. Alors que nous prenons toute la largeur de la route, quelques joggers du matin courent sur les trottoirs, entre les palmiers, les bosquets et les cactus en fleur. Ce quartier résidentiel est vraiment très bien décoré, les maisons, grandes et luxueuses, sont espacées et les rues sont larges et lumineuses. Les toits sont souvent garnis de panneaux solaires et parfois quelques éoliennes viennent ajouter au décor leur présence insolite sous des latitudes où le vent est assez rare.

Notre balade commence doucement, histoire de s'échauffer.

« Alors, bien dormi ? » me demande Pedro en anglais universel.

« Pas assez, mais j'ai fait de beaux rêves. » réponds-je lentement pour permettre à mon interlocuteur de comprendre cette phrase prononcée dans une langue qu'il ne maîtrise pas vraiment.

« Ah, je vois ! Il devait sûrement y être question d'Amina. » rétorque Pedro. Je souris alors que nous franchissons la rivière qui entoure une partie de l'immense parc dans lequel nous allons rouler pendant 2 bonnes heures. Celui-ci est planté d'arbres de plusieurs dizaines d'espèces. Certaines zones sont abondamment irriguées, et ressemblent à une forêt équatoriale ; d'autres ne le sont pas et sont parsemées de cactus parfois gigantesques. Plusieurs routes et chemins permettent aux sportifs de Kurmala de s'entraîner. Le parcours que nous allons emprunter ce matin fait 7,5 km. Quelques bosses ont été créées artificiellement dans le but de casser la monotonie de cette région très plate. Le long de la boucle que nous nous apprêtons à parcourir, il n'y en a qu'une, mais c'est la plus importante : 115 mètres de dénivelé et 1360 mètres de montée.

Nous roulons doucement en papotant, avant la grande bagarre : 10 tours avec à chaque fois une explication entre hommes forts en haut de la bosse. J'écoute Wang, un petit vietnamien très musculeux, expliquer aux autres sa sortie au cinéma. Il est allé voir avec sa copine Wu un film poignant retraçant un épisode

des guerres qui ont ravagé le 21^{ième} siècle. Pendant que je songe à proposer à Amina une sortie cinéma, notre petit groupe de 16 cyclistes franchit une large ligne rouge qui traverse la route perpendiculairement à celle-ci. Il s'agit de la marque de l'équateur. En effet, la ville de Kurmala est placée exactement à la latitude 0, de façon à ce que la station en orbite géostationnaire au-dessus de notre tête (Orion) puisse toujours rester exactement à la même place par rapport à nous.

C'est le signe du début de la course. Chaque cycliste remet à zéro son petit ordinateur, qui mesure la distance parcourue, le dénivelé, la puissance du cycliste, la température, la pente... Il enregistre toutes ces données et propose à la fin une analyse détaillée de l'efficacité sportive du protagoniste.

Le premier tour est tranquille, mais rapidement les rouleurs lancent la machine. En tête, Bjorg, un islandais de 1m95. Grand, élancé, c'est un très bon cycliste. Il a un physique purement scandinave : des yeux bleus très clairs, des cheveux très blonds, presque blancs et une peau qui ne semble jamais vouloir bronzer. Dans sa roue, William, un Ecosais au regard rieur. Plein de tâches de rousseur, il la lui aussi les yeux bleus clairs, mais ses cheveux ont la couleur du soleil quand il se couche...

Dans 4 kilomètres, il faudra mettre le petit plateau. Je reste tranquillement au sein du peloton. Eshetu est à côté de moi. Il regarde une belle somalienne courir dans l'allée bordant la route.

« Regardes la route ! si Miraf te voyait ! » lui dis-je sévèrement. Il sourit.

La montée commence. Je décide de rester derrière, car malgré la température ambiante, je ne me sens pas encore assez chaud pour forcer dès le premier tour. Mais il semble que Mlede et Malke (deux somaliens dont un natif de Kurmala), soient plus entreprenants. Je finis la côte bon dernier, mais toujours dans le peloton. En haut, il y a un petit promontoire, duquel on peut voir toute la ville, mais surtout la zone industrielle et l'ascenseur spatial qui relie cette ville à Orion, 36000 kilomètres au dessus de notre tête. Kurmala est une ville jeune (elle a le même âge que l'ascenseur spatial, c'est à dire environ 150 ans) et au faite de la technologie moderne. Les grattes-ciels de la city ont des formes artistiques, sont reliés par des tubes empruntés par de petits engins à propulsion magnétique. Les rayons du soleil qui se lève dans l'océan indien se reflètent dans les milliers de panneaux solaires disposés dans la ville. Les gens qui habitent cette ville sont astronautes, ingénieurs, physiciens, chercheurs, enseignants. Que des têtes.

Les tours suivants sont parcourus à allure plus soutenue. J'ai du mal à bien figurer en haut de chaque montée. Il est vrai qu'avec mes 72 kilos, je ne peux pas rivaliser avec Ko, le petit namibien, qui ne fait que 51 kilos ou même avec Eshetu, qui dépasse rarement 56 kilos. Mais le meilleur grimpeur reste Mlede, aussi lourd que moi, mais beaucoup plus longiligne : il mesure plus d'1m87.

Par contre sur le plat, à chaque sprint (que l'on fait pour franchir en tête l'équateur), je suis généralement bien placé. Je gagne même celui du 3^{ème} et du

5^{ème} tour. Parfois, entre les coups d'accélération, mon esprit s'évade. Et quand il s'évade, c'est invariablement vers Amina qu'il se tourne. Je crois que je vais lui proposer de venir se balader avec moi ce soir, sur la butte. On pourra contempler le coucher du soleil. Peut-être alors que je pourrai prendre sa petite main noire pour la poser sur mon cœur.

Je rêve encore quand Simran attaque une nième fois au pied de la côte. Tout le peloton est secoué. Serait-ce le dernier tour ? Désireux de prouver qu'il me reste des qualités de grimpeur, je prends sa roue. Mon accélération est telle que je suis persuadé d'avoir semé tout le monde. Mais ma désillusion est sévère. Il s'agit effectivement du dernier tour, et c'est la dernière occasion pour bien figurer au classement du meilleur grimpeur. En plus, une fois au sommet, il ne restera que 3 kilomètres avant l'arrivée finale, alors tous sont de la bataille. Rapidement, plusieurs groupes se forment. En tête les grimpeurs : Ko, Mlede, Simran, Malke et Eshetu. Ensuite vient un deuxième groupe dans lequel j'ai la chance d'être avec Wang, Ki, Kimran et Pablo. Les autres (Chang, Soliman, Pedro, Bjorg, William et Aldo) sont à la ramasse. Au sommet, Ko gagne le sprint devant Eshetu et Malke. Quelques minutes plus tard, nous passons. Il s'agit des les rattraper sans se faire rattraper par les autres. On roule. Chacun prend ses relais sauf Wang, qui fait semblant d'être fatigué. Je décide d'attaquer (il faut bien pimenter la course). Au bout d'une trentaine de secondes, je me retourne : ça a marché ! Je suis seul pour une poursuite de 2 kilomètres. 1 kilomètre avant l'arrivée, je rattrape 3 coureurs, Ko, Malke et Simran. Eshetu et Mlede sont devant ! Je double les 3 losers à toute vitesse mais Ko réussit tout de même à prendre ma roue. Je me retourne pour voir où sont les autres. A ma grande stupeur, je distingue 3 silhouettes blanches pas très loin : sans doute William, Bjorg et Aldo. J'ai intérêt à ne pas faiblir. Le nez dans le guidon, à plus de 40 km/h, je force comme un fou. Ça y est, je vois la ligne rouge ! Je lance le sprint, Ko essaie de me doubler mais n'y parvient pas. 3^{ème}, je suis 3^{ème}. Eshetu a gagné et Mlede est second. Je suis assez fier de moi. Les autres n'ont pas réussi à me rattraper.

En nage après 2 heures d'efforts intenses, nous nous arrêtons tous au bord de la route pour commenter nos exploits. La chaleur commence à être forte et chacun s'arrose copieusement. Il faut faire attention au coup de chaleur. Je crois que j'irai me baigner tout à l'heure, parce que vraiment il fait très chaud aujourd'hui. En m'essuyant, je regarde mes 15 compagnons cyclistes. Nous formons une sacrée bande d'amis. Des blancs, des noirs, des indiens, des asiatiques mais avec tous un point commun : une passion dévorante pour tout ce qui concerne l'espace. Nous vivons d'ailleurs nos dernières semaines sur Terre. Ensuite l'aventure, l'inconnu. Depuis bientôt 6 mois que nous partageons tout, nous commençons à nous connaître. Et d'ailleurs nous évitons le contact avec ceux que l'on nomme entre nous les « Terriens ». On nous encourage même à ne

parler que le huhhoa, une langue formée à partir d'un dialecte Khoisan et réservée à notre usage. Mais pour l'instant, nous ne l'utilisons pas souvent.

Alors que nous discutons de tout et de rien, quatre magnifiques jeunes femmes en tenue sportive s'approchent de nous en trotinant. Mon cœur accélère de nouveau, mais cette fois-ci, je ne pédale pas, je défaille. En effet, parmi ces quatre demoiselles, il y a Amina, la belle Amina. Il y a aussi Beata, une suédoise magnifique, aux cheveux très blonds et très soyeux, au visage fin et mignon, aux yeux bleu ciel, Dainary une superbe métis cubaine aux yeux verts et Aminata, une des jumelles dakaroises à la chevelure or. Mais mon cœur est à Amina, la ravissante et radieuse Amina. Elle a à peine 18 ans, et je l'aime tellement. Outre son corps sculptural et son visage d'une finesse princière, j'apprécie beaucoup l'humilité de son âme et de son sourire. Il y a quelque chose dans son attitude qui m'attire plus que tout. Je l'admire tellement que je me demande si un jour j'oserai la toucher.

Aminata et sa sœur Aissatou sont jumelles et font aussi partie de l'expédition. Âgées de 19 ans, elles mesurent 1m79 et viennent de Dakar au Sénégal. Elles sont très jolies et, comble de l'exotisme, leurs gènes ont été modifiés à leur conception de façon à ce que leur pilosité soit jaune. Il s'agit d'une coquetterie répandue dans les années 2290 chez les personnes de couleur. Elle ne comporte aucun risque pour la santé mais le seul problème réside dans le fait que l'enfant n'a pas le choix : il sera obligé d'avoir des cheveux jaunes toute sa vie. Les poils ne sont pas exactement blonds, mais vraiment jaunes. Ainsi les cheveux n'ont pas la finesse et la fragilité des blonds européens et gardent toute la force et la résistance aux Ultra-Violets des cheveux africains. Ceci dit, beaucoup des personnes ayant subies cette modification génétique sont très belles, à l'instar d'Aminata et Aissatou.

« Bonjour » dit Amina en me regardant avec des yeux pétillants.

« Bonjour, comment vas-tu ? » dis-je en passant les doigts sur mes cheveux trop courts.

« ça va, on essaie de faire un peu de sport avant le déjeuner. Jean et Mamadou courent aussi, mais ils font le grand tour » répond-elle d'une voix douce.

Une sorte de complicité s'est installée entre les 56 membres de notre groupe : 28 hommes et 28 femmes promis à un destin hors du commun : vers la fin de l'année, nous allons partir vers Gaia, la planète habitable la plus éloignée pour laquelle un vol habité est prévu. Située à 775 années-lumière de la Terre, elle ressemble énormément à celle-ci. Découverte par les télescopes géants installés au delà de l'orbite de Saturne dans les années 2220, elle est depuis observée attentivement. Elle grouille de vie, une vie ressemblant à celle qu'a connue la Terre il y a quelques millions d'années : la présence de glaces au niveau des pôles autorise les scientifiques à penser que des animaux à sang chaud peuplent cette planète : peut-être des mammifères. En tout cas, nous sommes tous prêts à partir, quelque soient les formes de vie qui nous attendent là-bas. Plus rien ne

nous retient sur Terre. Aucun d'entre nous n'a de parents ni de famille ici : nous sommes tous orphelins et tous volontaires pour cette expédition sans retour. Nous appartenons à une tribu et déjà, nous nous comportons comme tel.

Alors que les autres cyclistes remontent sur leurs vélos, je salue une dernière fois Amina en lui précisant que je l'attends à la piscine juste avant de manger. Elle me répond par un clin d'œil. Ce petit signe me transporte de joie. J'enfourche ma bicyclette et je rattrape les autres, heureux.

J'aime ce paysage, avec ses forêts clairsemées, ses cactus, ses palmiers. Les routes et allées du parc sont toujours bien entretenues. C'est d'ailleurs un des nombreux robots nettoyeurs que nous doublons alors que je savoure ce moment de bonheur. Quand Amina me sourit, tout mon environnement me paraît paradisiaque. En plus je suis satisfait d'avoir eu ma dose de dépense physique. Ce qu'il y a de bien avec le sport, c'est que ça fait du bien quand ça s'arrête.

Sur le chemin du retour, pas une voiture ne vient troubler notre promenade. De toute façon, les chemins empruntés par les véhicules motorisés ne croisent que rarement ceux empruntés par les véhicules non motorisés, surtout à Kurmala. A la sortie du parc, il ne nous reste qu'un petit kilomètre à parcourir avant d'arriver à notre résidence, une sorte d'hôtel fait de bungalows régulièrement répartis dans un jardin où il y a aussi des courts de tennis, un terrain de foot, une grande piscine... Il y a aussi un bâtiment principal, avec un restaurant et une salle de conférence qui peut servir de cinéma, même si pour ça, nous préférons aller en ville.

Je reste sur mon vélo pour aller jusqu'à ma chambre. Arrivé là, je prends une douche, j'enfile mon maillot de bain et je saute dans la piscine dans laquelle se trouvent déjà 3 filles (Isabelle, Aissatou et Miraf) et 1 garçon, Steve. Les grands palmiers qui entourent la pièce d'eau offrent une ombre salutaire aux jeunes baigneurs. Les autres jouent au volley dans l'eau pendant que je décide de m'allonger sur une chaise longue, pour me reposer. J'en profite pour admirer l'impressionnante musculature ruisselante de Steve, mon compatriote à la peau d'ébène, les belles fesses rebondies d'Aissatou et la finesse du corps de Miraf, belle éthiopienne copine d'Eshetu, puis, je me perds dans mes pensées.

Je ferme les yeux quelques instants, en songeant à ce qui nous attend la semaine prochaine. Nous allons enfin aller dans l'espace. Certains d'entre nous y sont déjà allés, mais moi jamais. Je suis impatient de voir le spectacle qu'offre la Terre là-haut. Il paraît que c'est magnifique.

Quand je rouvre les yeux, Eshetu est venu jouer avec sa future femme au volley et Wang discute avec son amie Wu. Je distingue au loin 4 silhouettes familières revenir de leur jogging. Amina est parmi elles. Sans doute viendra-t-elle me faire un petit coucou. En attendant, je continue ma sieste, bien décidé à récupérer de ma mauvaise nuit et de ma course cycliste.

Quand je me réveille, Amina et son frère Mamadou sont là, en train de me secouer.

« Tu m'as l'air bien fatigué ! » dit Mamadou.

« Est-ce que c'est l'heure de manger ? ». Je me rends compte que j'ai très faim.
« Oui, allons-y. » répond Amina. Je me lève et je suis mes amis. Nous avons tous les 3 le même caractère réservé et peu bavard. Je n'ai jamais su papoter et c'est sans doute pour ça qu'avec eux, je me sens bien. Souvent, Isabelle, Jean et Foulemata nous rejoignent, ou d'autres, cela dépend, mais à la limite peu importe puisque nous serons tous amenés à vivre les uns sur les autres, pendant très longtemps...

Après le repas (et après la sieste !), et quand le soleil commencera à se coucher, on ira faire un tour en ville pour apprécier une fois de plus la douceur et la richesse de ce lieu incomparable.

Ici, ce sont les robots qui conduisent les véhicules motorisés. Ces derniers circulent sur des rails, sans les toucher, comme partout. La consommation de ces engins est très faible. Cela fait bientôt 2 siècles que la seule énergie sur Terre vient de l'espace et est issue de la fusion nucléaire. La fusion nucléaire est une réaction qui, à partir d'atomes d'hydrogène, fournit de l'hélium. Cette réaction nucléaire a la particularité de produire énormément d'énergie. Contrairement à la fission nucléaire qui faisait fonctionner les centrales nucléaires du 20^{ième} siècle, la fusion nucléaire ne produit pas de déchets radioactifs et possède l'énorme avantage de n'avoir besoin que d'un combustible très bon marché : l'hydrogène, présent en très grande quantité dans l'eau par exemple mais aussi et surtout à la surface (et aussi à l'intérieur) des planètes géantes comme Jupiter et Saturne.

Mais la fusion de deux atomes d'hydrogène nécessite une température démentielle (plusieurs millions de degrés). La réaction est donc difficile à contrôler et il a fallu attendre le milieu du 21^{ième} siècle pour voir se construire la première centrale fiable. Depuis, cette source d'énergie qui permet au soleil de chauffer les planètes de son système depuis 5 milliards d'années (le soleil transforme chaque seconde 600 millions de tonnes d'hydrogène en 596 millions de tonnes d'hélium) et pour encore 5 milliards d'années, s'est répandue sur Terre, et au niveau des colonies humaines de l'espace.

Pendant que je pense à tout ça, nous montons dans ce tramway qui n'en est pas vraiment un. De nos jours, plus personne n'a le droit de conduire d'engins motorisés, sauf dans les parcs d'attraction : trop dangereux, et surtout inutile. Il suffit d'appeler un tramway, et il vient vous chercher, même si vous êtes loin des axes principaux de circulation. Avant d'arriver en centre ville, nous traversons la city, un ensemble de grattes-ciels reliés par des tubes et des tunnels. C'est là que la plupart des gens travaillent, sauf les cultivateurs, bien entendu (mais ils sont si peu nombreux). Une fois cette zone dépassée, le tramway s'enfonce sous terre et devient un métro. Ce n'est pas toujours ainsi, mais sur cette ligne, nous ne verrons pas le paysage. Le trajet se fait en douceur. La rame semble flotter au-dessus de la voie, ce qui procure une sensation

agréable. Les accélérations et les freinages sont doux et sans accrocs. Les fauteuils sont parmi les plus confortables que j'ai essayé dans un transport en commun. Et pourtant, moi et mes amis avons beaucoup voyagé depuis notre sélection : l'Europe, l'Asie, les Amériques, l'Afrique...

Nous descendons à l'arrêt « Kurmala-plage », en plein centre ville. Ici, seuls les piétons et les cyclistes sont autorisés à circuler. Les immeubles n'ont en général que 2 ou 3 étages et sont parfois décorés d'une façon remarquable. La plupart des rues sont étroites et envahies de marchands divers. Mais il suffit de franchir une porte pour avoir l'impression de pénétrer le palais des mille et une nuits. Des magasins de toutes sortes, vendant mille et une choses pas toujours utiles et tenues par des androïdes aux formes parfois très féminines, agrémentent les promenades des cols blancs en congé.

L'architecte qui a conçu cette ville a voulu faire coexister plusieurs quartiers de style différent, trois exactement. Le premier ressemble au village typique de l'Europe du moyen-âge, le deuxième à un village africain, le troisième à une ville arabe, blanche et tout en courbe. La partie européenne est la moins étendue mais la plus pittoresque. Des rues étroites séparent les pâtés de maisons décorées de couleurs chatoyantes. Les lignes droites ne sont jamais longues, si bien que l'endroit ressemble à un labyrinthe ponctué de dizaines de places au centre desquelles il y a souvent de petites fontaines surmontées d'une statue représentant un animal ou un homme célèbre. Il est agréable de s'y perdre, entre les demeures aux façades bariolées, les arches en pierre sculpté et les bâtiments représentant ici un château fort du pays cathare en miniature, là une cathédrale italienne. Le tout donne le sentiment qu'on est à l'intérieur de l'appartement d'un bon ami, dans lequel on est autorisé à se balader pied nu et en pyjama. Et ceci d'autant plus que les rues sont toujours bien entretenues, par les robots, qui semblent être dans les villes plus nombreux que les humains. C'est à dire que, de nos jours, ce sont eux qui effectuent les tâches ménagères, le travail de livraison, le gros œuvre... Ils ont envahi la vie des hommes pour lesquelles ils constituent une main d'œuvre très bon marché même si elle n'est pas toujours très fiable.

J'aime beaucoup cet endroit, surtout le soir. Comme aujourd'hui par exemple, mes compagnons du moment (Amina, son frère Mamadou, Isabelle, Foulemata, Jean, Aissatou, Aminata et Steve) et moi avons décidé de marcher un peu, avant de prendre un verre au café des Somalis, situé sur la place de Venise. Alors que nous descendons du métro, le soleil rasant s'enfonce dans la ville en éclairant de ses derniers feux la grande plage de sable qui fait face à l'océan indien. Désireux de faire une petite promenade, nous nous enfonçons dans le quartier arabe, fait de maisons aux couleurs claires et aux formes arrondies. Le blanc succède aux différentes nuances de jaune dans cette partie de la ville plus basse que les autres. Je discute avec Steve, en français. Cela fait beaucoup de bien de reparler sa langue maternelle. Je vais avoir du mal à l'oublier complètement, d'autant plus si je me marie avec Amina, qui parle aussi français. Ayant grandi à Yakar, au nord du pays Haoussa et au milieu du Sahara, en pleine Afrique francophone,

cette langue est pour elle comme une langue maternelle, même s'il ne s'agit pas vraiment du même français. Steve quant à lui, est né à Lyon, alors que moi je suis issu de la grande mégapole de Toulouse. Nous discutons du pays, du massif central, de son pays d'origine aussi, le Congo. Il m'explique que ses parents sont morts il y a déjà un certain temps et qu'ils avaient tous les deux les cheveux jaunes. C'est évidemment la raison pour laquelle il possède, à l'instar d'Aissatou et d'Aminata, une chevelure jaune (ou blonde) et crépus. Il y en a un autre parmi les membres de notre expédition : Will, né au Texas, et qui suivait une formation d'astronaute avant d'apprendre qu'il était sélectionné pour cette aventure.

Au détour d'une ruelle pavée de dalles bicolores, nous débouchons sur la place des martyrs du 12 février 2095. Un gigantesque raz de marée avait, à cette époque, détruit une bonne partie de la Somalie, faisant des milliers de victimes. Une statue en forme de vague commémore cet événement tragique. Cet épisode était malheureusement banal à l'époque, puisque le niveau des océans montait très vite. La côte de Somalie a beaucoup reculé depuis le 21^{ème} siècle. Mogadiscio, l'ancienne capitale, a disparu.

Nous continuons notre chemin, les garçons derrière, les filles devant. La ville se remplit de monde à l'heure du coucher du soleil. Surtout un jeudi soir. A peine la moitié de la population de Kurmala est purement somalienne, l'autre moitié venant des quatre coins de la planète. Les ascenseurs spatiaux ne sont que deux sur Terre : l'autre se situe en Equateur, au bord du Pacifique. La base en orbite géostationnaire reliée à ce deuxième ascenseur spatiale est moins importante qu'Orion. C'est pourquoi, il n'est pas exagéré d'affirmer que Kurmala est le plus grand centre spatial sur Terre. Fort de ce formidable atout, cette ville a su s'enrichir, se développer. Elle est dotée du plus grand port d'Afrique orientale. Sa gare est une des plus impressionnantes au monde puisqu'elle dessert plusieurs villes importantes, de l'Egypte à l'Afrique du sud, par train à grande vitesse.

On peut distinguer aisément quatre zones à Kurmala :

- le centre ville à visage humain, avec ses 3 quartiers pittoresques. Plusieurs millions de personnes y habitent. Cette partie est très étendue mais aussi bien desservie par un dense réseau de métro. Il y a beaucoup d'espaces verts, et la majorité des rues sont réservées aux piétons.
- la city avec ses gratte-ciels interminables, ses tubes reliant les immeubles les uns aux autres, à plus de 100 mètres du sol, ses aéroports privés sur les toits des bâtiments, construits pour accueillir des hélicoptères ressemblant beaucoup plus à des vaisseaux spatiaux qu'à des hélicoptères. C'est dans cette zone que se trouve la gare des TGV (trains à grande vitesse).
- Près de la city et de la zone industrielle : l'ascenseur spatial. C'est un tube très léger mais aussi très long (près de 36000 kilomètres) qui permet à une seule navette à la fois de monter jusqu'à Orion. Il y a aussi quelques conduits à l'intérieur, qui permettent surtout d'acheminer de

l'électricité... Cette structure, relativement fine, est tout de même très impressionnante. Du mont Kenya, elle donne l'impression d'être un fil accroché à la Terre.

- Le parc, enfin, toujours vert, rendez-vous des sportifs. Il est situé à l'ouest de la city, entre celle-ci et les quartiers résidentiels, à l'ambiance plus familiale et décontractée que le centre ville. Encore plus à l'ouest, il y a un parc dédié à la faune sauvage : éléphants, rhinocéros, lions, zèbres, girafes... Il est entouré de barbelés redoutables et traversé par la ligne de TGV Kurmala-Nairobi.

Nous voici enfin arriver au café des Somalis sur la place de Venise. Cette dernière n'est pas grande. Au centre il y a une statue de lion, de la bouche duquel sort un jet d'eau fraîche. L'eau douce ici ne vient pas de l'intérieur des terres, mais de la mer. Une usine de dessalement de l'eau de mer fournit copieusement la ville en eau d'une qualité presque incomparable. La nuit tombe, les lumières de la ville se manifestent, progressivement. Les gens se font de plus en plus nombreux : beaucoup d'entre eux sortent du travail. A part les somalis, les kenyans et les éthiopiens, il y a beaucoup d'indiens, d'arabes mais aussi des malgaches et des malaisiens. On entend parler toutes les langues autour de nous, mais celles qui prédominent sont tout de même l'anglais universel (créole à base d'américain et de chinois, par tous reconnu comme unique langue de communication international) et le somali. C'est d'ailleurs l'anglais universel que nous utilisons quand nous nous adressons à un habitant de cette ville. Aucun de nous (à part les somaliens) ne parle vraiment somali.

De nombreux robots, aux allures souvent comiques, marchent aussi aux côtés des hommes. La fille qui vient nous apporter nos jus de fruit n'est pas une vraie fille. Elle est grande et bien faite, mais elle a la peau bleue et les yeux rouges. Sa démarche est caractéristique des androïdes, sa voix monocorde et son regard inexpressif (même si son sourire est une réussite). Pour payer, il suffit de toucher son poignet, les empreintes digitales font le reste.

« Dans environ une semaine, nous quittons définitivement la Terre » dit Mamadou (le grand frère d'Amina) pour briser le silence.

« Oui » répond Jean. « Il va falloir oublier cette terre, les arbres, l'odeur de l'herbe. Nous n'aurons plus l'occasion de contempler un coucher de soleil depuis le haut d'une colline avant longtemps. Je n'aurai plus que des photos pour me souvenir de la beauté de mon cher Soudan. C'est maintenant qu'il est devenu opulent, et je le quitte. J'espère que je n'aurai jamais à regretter ce geste. Et puis cette ville, la plus riche du monde, la plus belle, je commençais à l'aimer. Ça ne m'aurait pas déplu d'habiter dans une de ces maisons, à 2 pas du parc, à 100 mètres de la plage. Avec un travail intéressant, ma petite Foulemata, que souhaiter de plus ? ».

Foulemata, assise à côté de lui, sourit. Ces deux là sont déjà très complices, et pourtant ils ne se connaissent que depuis une dizaine de mois. L'amour a fait

son travail et ils semblent désormais inséparables. Les gens qui passent devant nous, nous dévisagent souvent. C'est vrai que nous sommes presque des stars : nous faisons partie des 196 astronautes qui ont ou qui vont quitter le système solaire, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité. Cette aventure est largement médiatisée. Nous sommes passés plusieurs fois à la télé, avec nos compagnons.

Plongés dans nos réflexions et nos doutes, nous ne voyons pas arriver Miraf et Eshetu, nos collègues éthiopiens. Ils sont avec 4 autres éthiopiens, qu'ils présentent comme étant la cousine de Miraf, son mari et un couple d'amis.

« Ils viennent d'arriver d'Addis Abeba pour nous dire au-revoir » dit celle-ci.

Nous nous saluons. Je remarque la finesse des traits de ces 4 personnes. Comme tous les éthiopiens des hauts plateaux, ils ont la peau claire, le nez droit. Les deux filles sont belles. Je me surprend à éprouver un petit sentiment de jalousie.

« J'aimerais bien avoir une copine comme ça », suis je en train de penser. Mais pour nous tous, membres de l'expédition LUCY775, les dés sont jetés. Les 28 femmes savent déjà quel homme elles vont épouser. Vouloir changer (pour Miraf par exemple), provoquerait une panique indescriptible.

« Le voyage a été long ? » demande Jean en AU (anglais universel), pendant que je suis dans la lune.

« Un petit peu. 6 heures de TGV. Je n'avais jamais été aussi loin en train. Mais c'est confortable. Et la vitesse de la rame est impressionnante. Vous êtes tous astronautes ? vous allez partir pour l'espace bientôt. Quelle chance vous avez ? » répond un des deux inconnus.

« Oh oui ! nous sommes très enthousiastes même si nous éprouvons quelques regrets à l'idée de quitter la Terre et Kurmala. Et vous, que pensez vous de Kurmala ? » continue Steve.

« C'est grandiose ! la gare est beaucoup plus moderne que celle d'Addis Abeba, et plus grande ! il y a au moins 3 niveaux avec des trains partout venant de toute l'Afrique. Le métro aussi est très moderne et confortable. J'ai été impressionné par l'ascenseur spatial. De près, c'est vraiment quelque chose d'imposant. Et puis la city, quel spectacle ! Mais il y a encore plus de monde qu'à Addis Abeba ici, on dirait » répond l'époux de la cousine.

« Oui ! tellement de gens travaillent ici. Et puis les atouts de Kurmala sont multiples : la vie culturelle est unique. Tout le monde est à la pointe de la technologie, on peut faire du sport, la montagne n'est pas si loin et puis, il y a la mer. Il y a beaucoup de choses à découvrir. (...). Vous comptez rester longtemps ? » demande Mamadou.

« Non, dans quelques jours, nous partons en croisière. Nous allons visiter Madagascar pendant 2 semaines. Nous allons essayer de voir des baleines. Ensuite nous rentrerons chez nous. Nous habitons un village tranquille près d'Addis Abeba, à 3000 mètres d'altitude. ».

S'ensuit un silence. La phrase prononcée par cet éthiopien renvoie chacun des astronautes à son angoisse existentielle, à sa peur de l'inconnu : aucun de nous

n'a de maison sur Terre, ni en Ethiopie ni ailleurs. Les Terriens nous quittent quelques instants après, suivis de Miraf et Eshetu. Steve fait remarquer que ce n'est pas vraiment bon pour le moral de parler à des rampants, comme il dit. Nous sourions tous, puis décidons d'aller manger dans un restaurant très chic. Il faut savoir goûter les plaisirs que l'on ne trouve qu'ici et aussi savoir dépenser l'argent de l'ASI (Agence Spatiale Internationale) avant le grand jour.

2. ASCENSEUR.

Ça y est, c'est le grand jour. Seul dans ma chambre, je reste assis sur mon lit en regardant d'un œil abattu le sac que j'ai du mal à faire. Il faut dire que je n'ai pas dormi de la nuit et que je suis très fatigué. Après avoir fait une grande randonnée dans le parc hier, moi et mes amis avons passé une nuit blanche. Nous ne voulions pas dormir pour profiter de nos derniers instants sur Terre. De toute façon, nous étions tous trop excités pour pouvoir trouver le sommeil. Il est 6h du matin, le soleil se lève et à 9h, la navette de l'ascenseur spatial nous emmène vers les étoiles. Chacun doit préparer ses affaires personnelles. Nous avons rendez-vous à 8h dans le hall de l'hôtel.

Je pense que je n'ai rien oublié d'important : je n'ai pris que quelques habits, j'en laisse beaucoup ici. Tout le reste, ce sont des souvenirs des 27 premières années de ma vie : des photos de moi et mes parents quand j'étais bébé, puis enfant, des photos de la belle maison dans laquelle nous avons habité et dans laquelle j'ai vécu une enfance très heureuse. J'ai même pris une image de la tombe de mes parents, là-bas, au pays, à Toulouse. 2233-2297 pour mon père, 2239-2297 pour ma mère. Ils sont morts prématurément, ensemble, dans le même accident. J'emène aussi un tas de documents, des objets, des dessins mais aussi des livres d'histoire en français, des romans. J'ai fait une sauvegarde informatique de tout ce qu'il était possible de sauvegarder. Ainsi même dans 100 ans, je me souviendrai (si Dieu me prête vie) de la fin du 23^{ième} siècle sur la Terre, et de tous les gens qui m'ont aimé depuis ma naissance.

Excédé de me demander si je prends tel ou tel pull, pantalon ou autre, je décide de boucler ma valise définitivement. Par précaution, je me suis greffé dans l'index gauche un mini-disque dur contenant une partie des données que j'ai sauvées. J'en ai également logé une copie dans ma montre. Il est désormais 6h30 et le soleil est complètement levé. L'aurore est très courte au niveau de l'équateur. Je décide d'attendre le reste du temps avec les autres, en petit-déjeunant. Dans le hall, il y a déjà quelques sacs qui attendent qu'on les prenne et qu'on les mette dans le métro affrété spécialement pour nous (mais qui n'est pas encore arrivé). Je vois /u, a/a, Ki et Ko en train de discuter autour d'un café. Ils ont des petits yeux, eux aussi.

Je m'assoie à côté d'eux. Ils comptent parmi les derniers représentants des peuples aborigènes du monde. Avec de grands linguistes et des documents datant parfois de plus de 2 siècles, ils ont pu former une langue à clicks à la fois moderne et fidèle aux dialectes des chasseurs cueilleurs du désert du Kalahari, disparus à la fin du 20^{ième} siècle : les fameux bushmen. Ils sont tous les 4 de très petite taille, je trouve. L'ASI a du éprouver de réelles difficultés pour dénicher 4 authentiques pygmées. A moins qu'ils ne soient venus eux-mêmes se présenter. /u ne mesure que 1m45 ! Mais ce petit bout de femme est quand même mince et belle. Ce matin, je me sens très proche d'eux. Nous faisons désormais partie de

la même tribu : l'expédition LUCY775. Ce sont maintenant mes frères et sœurs, puisque je vais même adopter leur langue (enfin peut-être !). Nous échangeons quelques plaisanteries tout en dégustant un chocolat chaud avec des croissants.

Vers 7h30, la salle s'est remplie et notre tramway-métro est arrivé. Un robot s'occupe de charger nos valises. Presque tout le monde est là. Amina, Mamadou et Isabelle sont venus me rejoindre à la table de /u, a/a, Ki et Ko. Amina s'est assise à côté de moi. Je lui prends la main, sous les yeux de son frère. Plus de chichi maintenant, il faut oser, il faut foncer. Ce matin, alors qu'il fait déjà trop chaud sur la terre somalienne, la réalité de notre destin s'impose à tous. Nous allons partir et vivre une aventure extraordinaire, alors maintenant, ce qui est évident pour tous nos amis doit aussi l'être pour nous : Amina et moi, nous nous aimons.

Il est 8h. John prend la parole pour nous signifier qu'il est temps de partir. Ce texan de 48 ans est le plus charismatique d'entre nous. Il occupait un poste à haute responsabilité à l'ASI avant que lui et sa femme Pearl (une australienne de 34 ans) soient autorisés à partir avec nous. C'est un peu notre chef, même si, officiellement, il n'y en a aucun. En silence, nous montons tous dans le tramway. Dehors les oiseaux chantent. La lumière matinale est plus belle que jamais, les arbres plus majestueux, le ciel plus bleu. C'est bizarre, mais cet endroit me plaisait, je n'ai pas envie de partir. Cela fait plus de 4 mois que nous sommes ici, et j'avais mes habitudes : le centre-ville, la plage, les courses de vélo, le parc, cette chaleur constante à laquelle j'avais fini par m'habituer, et même le port avec son ballet incessant de paquebots de croisière. J'appréciais l'atmosphère étouffante des morceaux de jungle qu'il y avait dans le parc, les promenades au milieu des éléphants, des bouses de zèbres et des moustiques, la planche à voile, le surf, la mer à 28°. J'aimais aussi la city avec ses grattes-ciels et ses cols blancs, souvent en short, qui discutaient en somali et en dégustant un plat chinois à emporter avant d'aller travailler dans leurs bureaux climatisés. Je venais en vélo, depuis la résidence et à travers le parc, pour faire quelques courses. En pédalant, je voyais parfois une navette de l'ascenseur spatial arriver ou partir.

Le métro a démarré et s'enfonce déjà sous terre. Il ne s'arrête à aucun arrêt si bien qu'il ne suffit que de quelques minutes pour arriver à la gare spatiale, entièrement souterraine. J'étais déjà venu ici. Cela n'a rien à voir avec la gare ferroviaire, c'est beaucoup plus petit. Il y a une salle d'attente, un guichet, quelques distributeurs de boissons et de nourriture et c'est tout. Mais c'est beaucoup plus chic, et beaucoup mieux décoré. On sent que c'est réservé à une élite. Comme il n'y a que 70 places dans la navette et qu'il y a un départ toutes les 2 heures 40, il y a rarement beaucoup de monde. Ce matin, il n'y a que nous, et une famille (lui semble indien, elle somali) avec trois enfants, tous très bien habillés.

A l'étage en dessous, des robots et quelques manutentionnaires chargent nos sacs au milieu d'un tas de denrées destinées aux habitants de l'espace (orionais,

martiens, joviens...). A 8h40, nous montons dans la navette. Quelques hommes et quatre femmes arrivent au dernier moment. Il s'agit apparemment de personnes importantes, qui font le trajet souvent. Ils saluent John comme un vieil ami.

La navette ressemble à un gros anneau mis au long doigt qu'est ce tube de 36000 kilomètres reliant Kurmala et Orion. Les passagers sont placés sur des sièges face à l'extérieur et sur plusieurs niveaux. De très grandes fenêtres permettent de regarder dehors. Il y a 5 pièces par niveau, et dans chacune d'elles, 4 places : ce qui fait en tout 20 places par niveau, régulièrement réparties tout autour du tube porteur. 'Sans doute que certains auront le soleil dans les yeux' suis-je en train de penser en montant au dernier étage. Je tiens la main d'Amina. Nous ne nous sommes pas encore embrassés, j'attends le moment propice. Mamadou et sa copine Isabelle, eux aussi main dans la main, nous suivent. Tous les membres de l'expédition LUCY775 sont habillés de la même façon : un confortable pantalon noir, des chaussures noires, un léger pull de couleur bleu ciel. Cela permet aux autres de nous reconnaître. Certains d'entre nous (surtout les filles) ont un petit sac, qui me paraît à moi bien ridicule. Nous n'aurons besoin de rien là-haut.

Avant de pénétrer dans la navette, je respire une dernière fois l'atmosphère chaude et humide de Kurmala, l'endroit le plus enchanteur que je connaisse. J'ai maintenant un corps sculpté et bronzé. Je n'ai jamais été aussi fort en vélo qu'en ce moment, et ma peau est devenue presque noire. C'est peut-être le seul vrai paradis que je suis en train de quitter.

J'ai chaud avec mon pull mais l'air climatisé de la navette est frais. C'est un petit ascenseur exigu qui nous mène à notre étage. Une fois arrivés, nous choisissons les meilleures places, vers l'ouest (pour ne pas avoir le soleil dans les yeux). Pour l'instant, tout ce que nous voyons à travers les grandes baies vitrées, c'est un mur noir, le long duquel courent un certain nombre de câbles. Nous sommes assis et nous attendons. Amina est à ma gauche, Isabelle à ma droite, mais un peu plus loin. Je suis avec les trois personnes les plus noires de l'équipe (ou de la tribu, je ne sais pas de quelle façon il faut considérer notre petit groupe). 8h55. Je suis encore sur Terre. Ce mardi 26 septembre 2299, dans 5 minutes, je vais quitter définitivement ce petit coin de paradis perdu dans l'espace. Je sers la main d'Amina. Elle me regarde tendrement. Je commence à approcher ma tête de la sienne quand une voix à la fois métallique et féminine nous dit en anglais universel que le départ est imminent. Nous nous remettons sur nos sièges et nous attachons nos ceintures. Je tiens toujours la main d'Amina. Tout à coup, la navette bouge. Amina sert mes doigts plus fort, tout en me caressant la main avec le pouce. Je sens son angoisse monter et son petit cœur battre encore plus fort que le mien.

Soudain le jour apparaît. Le plafond de la gare spatiale s'est ouvert. La navette est dehors, tout près du plus grand gratte-ciel de Kurmala, celui où siège l'ASI. Pour l'instant, nous avons l'impression de voler tranquillement au milieu de la

city, on distingue même des gens marcher doucement à l'ombre des arbres en discutant. Pendant 500 mètres, notre vitesse est limitée à 30 km/h. Dès que nous avons dépassé le niveau des plus hauts bâtiments, la vue sur la ville et le parc devient grandiose, surtout aujourd'hui, il fait si beau.

« C'est un temps à aller à la plage » dis-je pour détendre l'atmosphère.

« C'est beau » répond simplement la douce Amina.

Brusquement, la navette accélère. J'ai tout à coup l'impression de peser 10 kilos de plus. Car à la pesanteur terrestre s'ajoute la force d'accélération de l'engin. Pour l'instant, celle-ci est limitée à une augmentation de la vitesse d'environ 6 km/h par seconde (rappelons que la pesanteur terrestre correspond à une accélération de 36 km/h par seconde) mais elle va progresser avec le temps.

Au bout d'une minute, nous sommes à une altitude de 3300 mètres et à une vitesse de 342 km/h. C'est le compteur qui en face de nous par terre qui nous indique cela. Le paysage est magnifique, mais déjà Kurmala me semble petit. J'ai lâché la main d'Amina pour mieux regarder le spectacle. J'ai cru voir notre résidence, Isabelle a aperçu des cyclistes en train de s'entraîner dans le parc.

Au bout de 2 minutes, nous sommes déjà à une altitude de 12 km et nous filons à une vitesse de 721°km/h. On ne distingue déjà plus aucun détail de la surface de notre chère planète. J'essaie d'enlever ma ceinture, mais c'est impossible : mesure de sécurité. Je demande à Amina si elle va bien, tout en reprenant sa main dans la mienne. Elle me répond que quand elle a moi et son frère près d'elle, elle va toujours bien. Je rougis. J'avance ma tête vers elle. Les deux fauteuils étant proches l'un de l'autre, nous arrivons à échanger un baiser, mon premier baiser. Ravi mais aussi incapable de dire un mot, je tourne la tête vers la fenêtre. A la joie d'avoir embrassé la fille de mon cœur, s'ajoute la joie de contempler le magnifique spectacle qui s'offre à nous.

Le compteur indique que cela fait déjà 5 minutes que nous sommes partis. Notre altitude est de 81 km : nous avons quitté la troposphère, la stratosphère et bientôt nous quitterons la mésosphère. La pression atmosphérique à l'extérieur n'est plus que de 0.01 mb soit 1/100 000 de celle régnant à Kurmala (qui reste toujours proche de 1000 mb). Le bleu du ciel a disparu et nous apercevons déjà bon nombre d'étoiles briller dans l'espace.

Nous progressons à la vitesse fantastique de 2076 km/h. J'ai déjà été plus vite dans un avion supersonique, mais jamais aussi haut. D'après l'écran, l'intensité de la gravité terrestre n'est plus que de 9,6 N/kg. Mais à ce chiffre, il faut ajouter l'accélération du véhicule, toujours plus forte. C'est la raison pour laquelle j'ai l'impression de peser 90 kg (alors que je n'en pèse que 72 !).

Tout ceci, je l'explique à Amina, qui m'écoute en me regardant tendrement. Je lui suggère que c'est l'amour qui nous fait monter au 7^{ième} ciel. Elle m'embrasse de nouveau, mais cette fois-ci plus fougusement. Il faut l'intervention d'Isabelle pour nous interrompre.

« Vous avez fini de vous embrasser, regardez plutôt le paysage ! regardez moi ces étoiles, et cette Terre ! On voit le Sahara... et le Kilimandjaro ! et même

l'Atlantique ! » dit-elle. Elle n'a pas l'air surpris de nous voir si proches. Cela semble pour elle tout naturel.

« 5000 km/h ! je n'avais jamais été aussi vite » ajoute Mamadou.

« Il a fallu que je franchisse la stratosphère pour embrasser ma première fille » suis-je en train de penser pendant que mes compagnons s'émerveillent du spectacle.

« C'est magnifique, mais ce serait mieux si je pouvais détacher ma ceinture » dit Amina. Je lui jette un regard complice, puis nous continuons à admirer le spectacle en commentant la beauté de ce que nous voyons.

15 minutes après le départ, nous avons atteint l'altitude de 950 km. Nous avons quitté l'atmosphère et sommes totalement dans l'espace. Je n'ai jamais vu autant d'étoiles briller dans le ciel terrestre. C'est magnifique : d'un côté l'espace infini, grandiose, de l'autre la Terre, sublime planète bleue. Monter aussi haut aussi vite est impressionnant. L'accélération de la pesanteur n'est plus que de 7.45 m/s^2 , mais comme l'accélération de la navette est désormais de 4 m/s^2 , je me sens toujours aussi lourd. Notre vitesse est d'environ 2.5 km/s , ce qui nous paraît énorme. Lassé de ne pas pouvoir enlacer Amina, j'entame une discussion scientifique avec Mamadou, qui a une solide culture dans ce domaine. Je vois Amina prendre un des magazines qui sont dans la petite poche que nous avons tous à notre gauche.

15 minutes plus tard, soit 30 minutes après le départ, notre altitude est de 5164 km. Notre vitesse est de 7.3 km/s (soit plus de 26000 km/h). La pesanteur terrestre n'atteint ici que 3 N/kg soit moins de 3 fois moins qu'à la surface de la Terre. Mais comme nous accélérons toujours encore plus fort (maintenant à près de 6.6 m/s^2), je me sens toujours lourd. Enfin tout de même moins qu'au départ. Je me sens même un peu plus léger que sur Terre. L'arrivée est prévue dans 50 minutes.

Amina me passe une banane et une boisson pétillante. Finalement, je ne peux la blâmer d'avoir emmené un sac puisqu'elle y a mis de la nourriture et de l'eau. Décidément, les femmes ont plus d'esprit pratique que moi. Dehors le paysage n'évolue pas : l'espace, les étoiles et la Terre, en bas. Une voix enregistrée commente le voyage en donnant des explications techniques en AU. Cela nous permet d'avoir vraiment l'impression que le temps passe vite dans cette navette.

49 minutes après le départ, une sirène retentit et la voix dit : « attention, bouclez vos ceintures, préparez vous à la phase de décélération ». Nous sommes à près de 18400 km de la Terre. Jamais je n'avais parcouru une telle distance. L'essentielle de la pesanteur est maintenant due à l'accélération du véhicule qui est de 9.77 m/s^2 . La Terre n'exerce qu'une petite force maintenant, et nous allons bientôt nous en rendre compte. Au temps T égal à 50 minutes et 22 secondes, la navette arrête brusquement d'accélérer : elle va se maintenir à une vitesse constante pendant une minute. Cette vitesse constante est la vitesse maximale que nous atteindrons au cours de ce voyage : 17.4 km/s (plus de

62500 km/h !). La seule force à laquelle nos corps sont soumis est désormais la gravité terrestre et elle est bien faible à cette altitude. Je ne pèse guère plus de 4 kg. Je ressens une agréable impression d'apesanteur. Mais moi et mes compagnons ne pouvons en profiter pleinement. Accrochés à nos sièges, nous devons attendre patiemment que ceux-ci roulent vers le plafond ! En effet, dans moins d'une minute maintenant, la navette va freiner, ce qui va inverser la direction de la force d'accélération que subira notre corps : il vaut donc beaucoup mieux que nos sièges se trouvent dans l'autre sens, à l'envers en somme.

Celui d'Amina, puis ensuite le mien, monte tranquillement le long du mur. C'est amusant, mais pas vraiment contraignant, puisque nous sommes pratiquement en apesanteur. Une fois la manœuvre exécutée, nous voici la tête en bas. Je laisse tomber un magazine que j'avais dans la main. Il tombe, mais tout doucement, sans conviction.

Tout à coup, la voix dit « attention, phase de décélération enclenchée. 10, 9, 8, 7, 6... » Soudain, le magazine me revient sur la tête brutalement. Nos repères sont complètement bouleversés. Nous revoici sous l'effet d'une pesanteur « terrestre », mais la Terre est désormais au dessus de nous, ce qui, dans nos esprits, l'éloigne encore plus. Désormais, nous avons l'impression d'appartenir à un autre monde, inconnu. Jusqu'à maintenant, nous pouvions toujours croire que nous étions sur Terre, puisque les forces que nous subissions avec toujours la même direction : vers la Terre. Mais maintenant, c'est fini. Nous avons l'impression d'être attiré vers un autre point, qui n'est pas la Terre, puisqu'elle est au dessus de nous.

Il n'y a plus que 30 minutes à attendre et un peu moins de 16000 km à parcourir. La navette ralentit très fortement, mais elle allait tellement vite que j'ai largement le temps de finir mon magazine avant qu'elle stoppe. Je regarde à nouveau Amina. Elle a l'air ravie de son aventure, mais aussi ravie d'être avec moi. Chacun y va de son commentaire sur la petite expérience que nous venons de vivre. Isabelle regarde le plafond : c'est là qu'elle était assise tout à l'heure, dit-elle.

Il n'y a plus qu'à attendre. Nous sommes tous désormais impatients de découvrir Orion. Je suis justement en train de lire une brochure sur cette base spatiale internationale, classée patrimoine mondial de l'humanité. Il s'agit d'une roue à 8 branches de 10 km chacune. Au bout de chaque branche se trouve un rectangle habitable de 400 mètres sur 2000 mètres. Cette roue tourne autour d'un centre à la vitesse de 0.3 tours/minute. Cela engendre au niveau des lieux de vie, au bout de chaque branche, une accélération normale d'une intensité équivalente à l'attraction terrestre au niveau de la mer (9.8 N/kg).

L'ouvrage est grandiose. On peut d'ailleurs en apercevoir les lumières depuis Kurmala, la nuit. J'en hâte de le découvrir par moi-même.

Je transmets mon enthousiasme à mes compagnons. Pour patienter, nous finissons de grignoter les friandises que les filles ont amenées. Lentement, les

minutes s'écoulaient les unes après les autres, quand environ 1h19 après le départ, la petite voix annonce l'arrivée imminente. Depuis une demi-heure, la navette freine avec la même intensité, quand tout à coup, tout s'arrête. Nous entrons dans une sorte de gare. Nous sommes en totale apesanteur. Le magazine que j'avais posé tout à l'heure à côté de mon siège flotte maintenant librement dans la cabine. Je regarde Amina : elle fait vraiment une drôle de tête. « Base spatiale Orion, terminus. Nous espérons que vous avez effectué un excellent voyage » dit la voix dans un somali parfait, puis dans un anglais parfait, puis dans un chinois parfait...

Nous empruntons l'ascenseur de la navette pour en sortir. Nous sommes tous très amusés par la situation. Mamadou se colle au plafond tandis qu'Amina et moi tentons désespérément de nous accrocher à quelque chose. A l'extérieur, une sorte de bus (qui semble lui aussi doté de 80 places) nous attend. Il faut aller s'asseoir et s'attacher, ce qui n'est pas si facile quand il n'y a ni haut, ni bas.

Au bout d'un bon quart d'heure, tout le monde est assis dans le véhicule sans toit. John demande si personne n'a été oublié. Après une brève vérification, il donne à la machine le signal du départ. Nous progressons dans une sorte de tunnel lumineux, très courbé. La sensation éprouvée est très étrange, tous nos repères spatiaux étant bouleversés.

Une voix métallique, différente de celle de la navette, dit soudain « Antarès gate ». Pearl dit que c'est là que nous descendons. Ce que nous faisons donc tous. Nous débarquons dans une sorte de hall dans lequel nous tenons facilement à 80, tous les passagers de la navette nous ayant suivi. Apparemment c'est vers la base n°1 (Antarès donc) que tout le monde souhaite se diriger.

En attendant un autre ascenseur, Eshetu s'amuse à se balader du sol au plafond de cette grande pièce vide. De mon côté, je commence à avoir la nausée. Nous ne sommes pas en apesanteur depuis très longtemps mais je me sens déjà malade. Devant moi Ki vient de faire 8 tours sur lui-même. Il faut dire que William l'a bien aidé. Mamadou a encore réussi à se coller au plafond, ce qui a l'air de beaucoup l'amuser. Petit à petit, la salle se vide, l'ascenseur venant chercher les gens par groupe de 20. Quand notre tour vient, la même petite voix que dans le bus nous explique qu'il faut que nos pieds soient posés au plafond, en tout cas à l'endroit dont nous avons décidé à la sortie du bus qu'il serait le plafond. Amusés, nous passons un petit coucou aux autres qui, restés dans le hall, ont choisi de garder la tête dirigée dans le sens initial.

Soudain, l'ascenseur démarre. Nous sommes légèrement projetés sur la gauche, puis, petit à petit, nous ressentons l'effet d'une pesanteur. 5 minutes plus tard, quand l'ascenseur nous libère après avoir parcouru les 10 km de sa branche, nous sommes sur nos pieds, apparemment soumis à la même force que la gravité terrestre.

3. ORION.

Nous débouchons sur une petite place plantée d'arbres, de fleurs et au milieu de laquelle se trouve une fontaine d'où une eau claire sort par l'intermédiaire de la bouche d'une sirène. Autour, des cafés, des bars, des restaurants. Seul le ciel, qui n'est pas un ciel mais un plafond bleuté, nous permet d'être sûr que nous ne sommes pas sur Terre dans un village d'Afrique ou d'ailleurs. Il faut dire néanmoins que les fenêtres des bâtiments sont moins grandes que celles que nous avons l'habitude de voir, et ceux-ci sont plus serrés. Les rues et chemins sont étroits aussi. Seuls les piétons sont autorisés à se déplacer au cœur de la zone habitée. Mais je remarque qu'une piste cyclable passe juste derrière la sortie de l'ascenseur : j'ai lu dans la navette qu'elle faisait le tour d'Orion.

Je me sens étourdi, non seulement parce que je n'ai pas dormi la nuit précédente mais aussi à cause de la nausée que j'ai eue en attendant l'ascenseur. Le monde que je suis en train de découvrir me paraît un peu irréel. Parmi la population de la base, il y a une bonne part de touristes. L'espace attire beaucoup de vacanciers fortunés, alléchés par le grandiose de la vue ou par une expérience en apesanteur. De plus, des excursions d'une journée sur la Lune sont organisées. Il faut de 3 à 4 heures pour aller jusqu'à la base lunaire internationale. C'est une expérience inoubliable. Outre une visite des installations, une balade sur le sol sélène au clair de la Terre (si le Soleil le permet) est souvent proposée. D'ailleurs, John nous a dit hier que l'on irait probablement y faire un tour.

Nous savons où se trouvent nos chambres : dans un des hôtels les plus luxueux de cet endroit que beaucoup appelle « la base 1 ». Avec quelques amis, nous nous mettons en route, à travers le dédale de ruelles étroites de cette partie d'Orion. La base n°1 est très dense. Elle est couverte de résidences disposées de façon anarchique dans le rectangle de 400*2000 mètres en rotation continue autour du cœur de la station orbitale. Cela donne l'impression de circuler dans un labyrinthe, où l'on croise beaucoup de gens, mais aussi beaucoup de boutiques, de magasins, d'expositions. 400*2000 mètres, cela représente tout de même 80 hectares. Une disposition quadrillée aurait rendu le quartier beaucoup trop inhumain selon certains architectes.

Tous les panneaux sont en anglais universel. Parfois on voit ça et là quelques pancartes en américain, en hindi ou en somali qui trahissent l'origine du propriétaire des lieux. Mais globalement, tout le monde ne parle ici qu'une langue, la plus répandue des quelques centaines qui sont encore parlées sur Terre. A croire que la malédiction de la tour de Babel perd de la vigueur.

Les gens que l'on croise semblent être comme nous : de partout. Russes, Brésiliens, Malais...le mélange est grand mais tout le monde a l'habitude de nos jours.

Amina regarde cet environnement nouveau qui s'offre à notre œil curieux. Sa peau est en ce moment d'un noir surpuissant : elle a passé tellement de temps à

la plage ou dans le parc avec moi ou ses copines que maintenant sa peau brille. Sa beauté en est d'autant plus grande. De plus, avec tout le sport que nous avons fait, elle a maigri. Elle est maintenant très fine, mais toujours aussi musclée, ce qui donne à son corps une grâce incroyable. C'est une panthère noire, avec un visage d'ange. J'espère que ni le temps ni notre voyage dans l'espace n'abîmera cette fleur. Je pense que je vais la prendre en photo dès que l'occasion se présente. Elle remarque que je l'observe et m'offre un de ses sourires magiques. Je lui réponds par un autre sourire ému puis la prends par la taille avec une grande appréhension, mais une détermination certaine. Je fais ça pour la première fois, ce qui me fait rougir quelque peu. Nous nous embrassons. Autour de nous, personne n'a l'air d'être choqué, bien que je sois persuadé d'avoir été observé intensément.

Nous arrivons dans le quartier où nous serons logés. Amina et moi sommes dirigés avec quelques-uns de nos compagnons (Mamadou, Isabelle, Tara, Vikache, Mira et Simran) vers une maison à 3 niveaux (un appartement par niveau). Nous choisissons de nous installer au dernier étage.

L'appartement est à la fois sobre et très bien décoré. Le lit est un lit deux places, apparemment confortable. Devant lui, un très grand écran nous permettra de regarder des films en amoureux avant de dormir. Il y a aussi une magnifique salle de bains, quoique un peu petite, une cuisine et un salon. Il est 11 heures (l'heure ici est la même qu'à Kurmala, 36000 kilomètres plus bas) et je suis très fatigué, épuisé.

« Quel est le programme de la journée ? Es-tu au courant ? » dis-je d'une voix faible.

« Je ne sais pas, mais Beata disait tout à l'heure que si nous avons besoin de quelque chose, il fallait retourner sur la place où nous sommes arrivés. Elle y est très souvent. Mais pour l'instant je meurs de fatigue. Tu n'es pas fatiguée toi ? Tu ne te rappelles pas que nous avons fait la fête toute la nuit ? J'ai envie de dormir. » répond Amina.

« Oui, j'ai très sommeil. Nous n'avons qu'à faire une petite sieste. On dort tous les deux dans ce lit ? ». Amina sourit. Je rougis (peut-être que elle aussi ! en tout cas ses yeux pétillent !). Bien sûr que nous allons dormir ensemble. Mon cœur et mon corps s'excitent. Sans doute qu'il ne se passera rien, mais l'idée de dormir à côté de ma princesse suffit à me rendre heureux pendant les 10 prochaines années.

Tout en cherchant un T-shirt pour dormir, je regarde Amina se déshabiller. Elle porte une légère culotte blanche qui laisse voir une bonne partie de ses petites fesses musclées. Je n'admire jamais assez ses jambes : elles sont vraiment magnifiques. Longues, fines, à la fois fortes et délicates, la couleur noire les rend encore plus belles. Une fois vêtue d'une chemise de nuit, elle s'allonge à côté de moi. Je me tourne vers elle et, posant mon bras par-dessus le sien, je l'embrasse. Nous échangeons un long baiser plein d'amour. Elle rapproche ses

jambes des miennes. Nos corps, enlacés et fatigués, finissent par plonger dans un profond sommeil.

Quelqu'un tape à la porte ! Amina se réveille en sursaut, et avant d'ouvrir, demande de qui il s'agit. Une petite voix répond : « C'est Tara. On se demandait si vous ne vouliez pas boire un café avec nous. Il est déjà 16h, vous savez. » Amina me réveille tout en demandant à notre collègue de patienter. Je me lève et une fois que nous sommes tous les deux habillés, Amina ouvre. La jeune femme, vêtue de façon très chic, entre. Tara a 19 ans, à peine plus qu'Amina. Elle est d'une beauté exceptionnelle : très fine, grande (1m76) avec un visage très régulier et souriant au milieu duquel trône un petit nez de déesse, sa plus grande particularité (outre d'avoir une peau vraiment noire) est d'être blonde (il s'agit de la même modification génétique que celle concernant les cheveux d'Aissatou, Aminata, Steve et Will mais pour des cheveux lisses) et d'avoir les yeux très bleus ! Elle ne sait pas exactement pourquoi ses yeux sont de cette couleur (peut-être une mutation génétique), mais cela lui va à ravir. Elle était d'ailleurs mannequin dans son pays (l'Inde) avant de choisir l'espace et l'aventure quand ses parents sont morts. Tandis qu'elle visite sommairement notre appartement, moi et ma dulcinée achevons une petite toilette en vue de paraître moins endormi devant les autres. Dehors (à l'extérieur de l'appartement si l'on veut être précis, parce que nous sommes toujours dans cette boîte que constitue la base n°1) le compagnon de Tara, Vikache, nous attend.

Nous arrivons sur la place centrale, là où se trouve la sortie de l'ascenseur provenant du centre de rotation d'Orion. Mamadou, Isabelle, Jean et Foulemata nous font signe depuis la terrasse d'un café. Nous courons les rejoindre. La grande (1m84) Isabelle se lève pour nous permettre de nous asseoir.

En sirotant notre goûter, nous commentons ce que nous voyons. D'abord la petite place près de laquelle nous nous trouvons qui agrmente la promenade des résidents et des touristes venant ici pour faire leur course ou pour boire un verre. Devant nous, outre l'entrée de l'ascenseur, unique porte de sortie de la base vers le centre de la station, il y a un escalier qui descend vers le tramway. Celui-ci parcourt l'ensemble de la grande roue, ce qui représente tout de même 62.8 km (le rayon d'Orion étant de 10 km). Il s'arrête au niveau de chaque base, chacune séparée de sa voisine par 7.8 km, puisqu'il y en a huit.

A notre niveau, il y a la route que doivent emprunter les cyclistes et les piétons s'ils veulent se rendre sur une base : outre celle où nous sommes actuellement, celle qui se trouve à notre droite abrite un jardin, un parc où l'on peut faire son jogging, quelques terrains de sport et quelques résidences pour touristes. Dans celle située à gauche sont rassemblés tous les laboratoires traitant d'astronomie et de cosmologie : des télescopes surpuissants y sont fabriqués, emballés puis emmenés sur les lieux d'observation. Ce travail d'expert est réalisé par des

centaines de chercheurs passionnés, qui passent le plus clair de leur temps sur Orion ou entre Orion et Kurmala.

Pendant que les richesses de la station orbitale nous émerveillent, quelques uns de nos collègues passent devant nous. Parmi eux, Will nous interpelle de son accent yankee :

« Vous voulez venir avec nous ? Nous allons à la piscine en vélo. Il parait que celle qui est sur...Eden je crois, est très grande et très amusante. C'est à environ 8 km m'a-t-on dit. »

Comme nous n'avions rien à faire, cette idée obtient vite l'accord de tout le monde. Nous retournons donc tous à nos résidences pendant qu'une nouvelle poignée de touristes sort de l'ascenseur. « Ce doit être la navette de 16h05 » précise Malke, au courant de tous les horaires des rotations entre Kurmala et Orion, puisqu'il a travaillé pour eux quelques temps.

Une fois chez nous, je ne peux m'empêcher d'embrasser et d'enlacer Amina pendant qu'elle se déshabille complètement. Je l'imité, parce que moi autant qu'elle, j'ai envie de mettre un maillot de bain. Pendant quelques instants, j'ai le privilège de contempler sa nudité, ses fesses, ses seins fermes et généreux. Je l'avais déjà vue en tenue d'Eve, mais jamais d'aussi près. C'était pendant nos vacances sur Terre. Car avant de passer 4 mois à Kurmala, nous avons beaucoup voyagé, dans presque tous les pays : aussi bien en Afrique, qu'en Océanie, Asie, Amérique du nord et du sud, Europe... C'est à l'occasion d'un bain de minuit aux Seychelles que toute notre petite troupe avait décidé de nager dans le plus simple appareil. Le spectacle de toutes nos belles collègues en train de plonger dans l'eau chaude, simplement éclairées par une pleine lune resplendissante, était magnifique. Nous les avons suivis et nous avons joué ensemble pendant une bonne heure. Cela avait été un grand moment, à la fois amusant et très érotique...

Une fois habillés, nous voilà partis pour la piscine. Après être passé devant l'entrée de l'ascenseur, nous nous dirigeons vers la gauche. Dès la sortie de la ville (le rectangle de 400*2000 mètres dans lequel nous vivons ressemble fortement à une petite ville), nous pénétrons dans une sorte de couloir. Au début, celui-ci est entièrement couvert, mais rapidement une baie vitrée nous laisse l'opportunité d'admirer un spectacle magnifique : la Terre, dans toute sa splendeur. Elle est là, tout près, toute bleue. Magnifique et gigantesque, elle ressemble à un temple, une œuvre d'art. Tout le monde s'arrête pour contempler ce joyau de l'espace, avec ses océans, ses terres, ses nuages blancs et gris...C'est à peine si nous pouvons voir le fil qui nous relie à elle. Elle nous semble un peu perdu dans l'espace noir et impersonnel qui l'entoure. Et dire que l'humanité a failli oublier son importance. Aminata dit qu'elle semble si isolée

qu'on aurait envie de la protéger, comme une orpheline seule dans un grand dortoir très sombre.

Après un moment de silence, la petite troupe décide de repartir sur la piste cyclable. Celle-ci fait tout le tour de la base spatiale, en formant un cercle. Par conséquent, nous roulons sur un chemin courbe. Nous n'avons bien sûr pas l'impression de monter ni de descendre mais simplement d'être à l'intérieur d'une gigantesque roue à hamsters.

Quelques instants plus tard, après une vingtaine de minutes de vélo au clair de la Terre, à se faire la course, à chanter et à bousculer les filles pour passer, nous arrivons sur la base nommée Eden. A peine sortis du tunnel qui traverse l'espace séparant les deux lieux de vie, nous pénétrons dans une forêt dense peuplée de grands palmiers dont certains sont fleuris. De l'herbe pousse sur les bas-côtés du chemin. Il y a même une petite rivière. Au bout de 200 mètres, nous débouchons sur un premier bassin. Un doux gazon entoure la pièce d'eau. Quelques hommes et un certain nombre d'enfants nagent pendant que la plupart des femmes se font dorer à la lumière artificielle. Il n'y a pas de soleil ici, mais seulement un plafond rayonnant dont le spectre lumineux correspond presque exactement à celui de la lumière solaire lorsqu'elle arrive sur les plages du monde entier.

« Si vous voulez plonger, il y a plusieurs équipements dans ce petit cabanon là-bas. Il y a pas mal de poissons tropicaux dans ce bassin et ils valent le coup d'œil. C'est le seul endroit sur Orion où il y a de l'eau de mer. » précise Kevin qui est déjà venu ici en tant que membre éminent de l'ASI. Je propose à Amina et aux autres de tenter l'expérience. Seuls ma dulcinée et Anti, le finlandais très blond aux yeux bleu-clair, me suivent. Enthousiastes, nous nous dirigeons tous les trois vers le placard où se trouve le matériel. Après quelques essais, nous voilà au fond du bassin en train de barboter au milieu des poissons clowns, des coraux et autres anémones de mer, poissons chirurgiens... Qui croirait que nous sommes dans l'espace entre la Terre et la Lune, à 36000 kilomètres de notre bonne vieille planète ?

Je ne suis pas resté 3 jours sans barboter dans l'eau chaude et salée. J'ai l'impression en contemplant cette murène dans son trou d'être encore sur Terre. Je retrouve mes repères. Sans doute que je vais bien dormir cette nuit après ces quelques efforts physiques dignes d'une journée à la plage. Demain sera un autre jour, et nous aurons beaucoup de choses à visiter avant de songer à notre deuxième faux départ qui nous éloignera malgré tout encore plus de notre bonne vieille Terre.

4. ON A MARCHÉ SUR LA LUNE

Le réveil sonne ! Je me réveille brusquement. Où suis-je ? C'est la première question que je me pose. Ça y est, je me rappelle. Orion, la station orbitale, la force de Coriolis, la Lune... Amina est là, à côté de moi. Elle dort profondément. Elle n'a même pas entendu le réveil. Je la bouscule pour lui demander de se lever.

« Chérie ! Il est l'heure ! Il faut se lever ! Il est 5 heures ! »

« Mais pourquoi, je suis trop fatiguée, laissez-moi dormir ! » répond-elle en bougonnant.

« Tu ne te rappelles pas ! Nous partons sur la lune aujourd'hui ! Crois bien que moi, je n'ai pas oublié. Nous allons passer toute la journée sur la base lunaire. Tu n'as pas envie d'aller sur la Lune ? »

J'arrive à convaincre ma petite amie de se lever et de s'habiller. Cette nuit, elle dormait nue, comme moi. C'était d'ailleurs très agréable. Depuis samedi, c'est ainsi que nous passons d'agréables moments, à regarder la télé, à somnoler, à s'enlacer...

Nous sommes sur Orion depuis mardi dernier. Nous avons tout visité durant cette petite semaine. Les huit bases notamment dont trois servent de résidence, de parc ou de champs où sont cultivés tout ce qui nourrit les habitants de la station orbitale. Il y a même quelques pâturages avec des vaches, des moutons et quelques chevaux ! Quatre autres bases abritent des laboratoires et des ateliers de montage où sont fabriqués et entretenus une partie des vaisseaux qui font les trajets entre les implantations humaines installées sur Mars, sur Jupiter, sur la Lune ou au-delà de l'orbite de Saturne au milieu de l'espace interplanétaire, là où la lumière du soleil est trop faible pour perturber les observations des planètes telluriennes découvertes jusqu'à maintenant. C'est d'ailleurs sur Orion que certains des éléments des télescopes les plus puissants sont conçus avant d'être envoyés à plus de 2 milliards de kilomètres de la Terre.

Durant ces quelques jours, nous avons donc pu nous rendre compte du travail accompli ici et de l'activité incessante des habitants de la base, dont le nombre tourne en moyenne autour de 4500 (les touristes sont comptés à part, puisqu'ils ne restent généralement que quelques jours : les hôtels sont hors de prix à 36000 km d'altitude). Nous avons aussi fait beaucoup de sport : il nous faut entretenir notre forme et notre moral avant le grand défi qui nous attend tous.

La huitième et dernière base, c'est la gare. La plupart des navettes qui effectuent le transport des passagers entre la Terre d'un côté, la Lune, Mars et Jupiter de l'autre passent par ici. Il n'y en a qu'une qui fait tous les jours l'aller et retour pour une majorité de touristes et quelques professionnels entre la Lune et Orion, mais elle a une capacité de 480 personnes. Il s'agit de l'engin le plus ancien encore en service. Il a été fabriqué par la société Spacebus et est âgé de plus de 40 ans. Depuis, il fait son devoir tous les jours avec la même régularité : plus de

700000 kilomètres par jour, et ceci 7 jours sur 7 ! Il part généralement d'Orion vers 6h du matin, se pose sur la Lune entre 9h et 10h. Ensuite il attend le soir, jusqu'à environ 20h pour repartir sur Orion, où il arrive entre 23h et minuit.

5h30 et nous ne sommes toujours pas habillés ! et la gare qui est à près de 24 km ! Je crois qu'il faudra que nous mangions dans la navette. Il paraît que le service à bord y est exceptionnel. Quelqu'un tape à la porte. C'est Tara qui nous dit que tout le monde nous attend devant la station de tramway et que certains sont même déjà partis. Le vaisseau ne nous attendra pas. Il y a près de 400 touristes qui embarquent avec nous ce matin. Affolés par le manque de temps, nous enfilons nos tenues de voyage précipitamment, sans même se laver et courons vers le métro. Une fois arrivés, nos copains encore présents nous applaudissent, histoire de se moquer. Justement une rame de tramway arrive. Nous sommes parmi les derniers à monter, un peu honteux. C'est un omnibus, il s'arrête à toutes les stations mais reste relativement rapide. Nous atteignons la gare en 10 minutes.

Nous voici dans le grand hall, rempli par la foule. Sur le grand panneau en face, l'information majeure de la matinée s'affiche en clignotant : « départ vers la Lune imminent, que tous les passagers se présentent porte A ». La porte A, elle est juste devant nous. C'est justement celle devant laquelle il y a une longue file d'attente, composée de toutes sortes de gens, des familles, des groupes d'amis, mais en tout cas, que des personnes de condition aisée. Car il faut être riche pour se payer un voyage vers le satellite de la Terre.

C'est l'activité principale de la journée : le départ vers la Lune. Car à part cette navette, il y a bien quelques petits avions qui viennent jusque là depuis la Chine, l'Australie, l'Europe... régulièrement, mais c'est tout. Il faut en moyenne 11 jours pour aller sur Jupiter. Or deux vaisseaux assurent la liaison entre Olympe (la station spatiale conçue sur le modèle d'Orion mais en orbite autour de Jupiter) et Orion. Ainsi ce n'est que tous les 11 jours à peu près que la gare s'active un peu plus pour permettre aux « joviens » comme on les appelle, de partir sur leur lieu de travail dans de bonnes conditions. Il ne faut pas oublier le seul véhicule interplanétaire assurant le lien entre les implantations humaines sur Mars (sur la planète et autour d'elle) et Orion : il revient en moyenne tous les 9 jours.

Nous allons embarquer. Le robot chargé de vérifier nos identités nous reconnaît immédiatement. Ensuite nous franchissons un sas puis pénétrons dans une pièce ronde et vaste dans laquelle sont réparties une centaine de sièges. Sur nos billets sont indiqués les numéros de nos places : « étage 3, place R11 » pour moi « étage 3, place R12. » pour Amina. Nous nous dirigeons vers le centre pour prendre l'ascenseur et arriver ainsi au troisième étage.

Une fois assis, nous constatons que nous avons la chance d'être à côté du hublot. Devant nous, un grand écran. Peut-être qu'on va nous passer un film. Il y a aussi un bar derrière lequel il n'y a pour l'instant personne.

« Départ dans 10 minutes. Veuillez vous assurer que vos sacs sont bien attachés » déclare une hôtesse invisible à la voix envoûtante. Trois somalis viennent s'installer près de nous. Ils sont apparemment ravis de faire partie du voyage. Ils nous saluent avant de mettre en place leurs affaires.

« Attention, départ imminent, veuillez attacher votre ceinture ». Par le hublot, je ne vois qu'un mur sombre, rempli de câbles, un peu comme à Kurmala, il y a une semaine, juste avant le départ vers Orion. Cette fois-ci, je n'éprouve pas la même sensation. Je vais juste visiter un endroit charmant, je ne pars pas définitivement.

Tout à coup le vaisseau bouge. Il se détache. Pendant quelques instants, nous ressentons quelques secousses dues au décrochage de la navette. Elle quitte Orion et se retrouve bientôt en totale apesanteur, à quelques centaines de mètres de la station orbitale. Soudain le moteur se met en marche. Une nouvelle force de gravité artificielle, l'accélération du spacebus, nous permet de ne pas nous sentir dépaysé. Pendant 1h30, celui-ci va accélérer de 10 m/s^2 . Cela signifie que nous allons atteindre une vitesse d'environ 58 km/s ! Seul un moteur à hydrogène catalysé à l'antimatière peut réaliser une telle performance à moindre coût. C'est d'ailleurs ce mode de propulsion qui est utilisé pour atteindre Mars, Jupiter ou Saturne.

La fusion de l'hydrogène est une technique maîtrisée depuis la fin du 21^{ème} siècle, mais c'est seulement depuis environ 150 années qu'elle est utilisée pour propulser les vaisseaux spatiaux. Au début, avant l'exploitation de Jupiter, cet élément était cher, surtout en grande quantité puisqu'il fallait l'extraire de l'eau des océans. Les voyages interplanétaires étaient rares et réservés à une élite. Mais depuis l'installation d'Olympe et le pompage forcené de l'hydrogène jovien (cette planète gazeuse géante, 1280 fois plus volumineuse que la Terre, est composée à 75% de cet élément), tout est devenu plus facile. D'autant plus que, de nos jours, les scientifiques maîtrisent la production et le stockage de l'antimatière. L'antimatière, produit rare et magique. En infimes quantités, il a de multiples applications aussi bien au niveau de la médecine que de l'industrie. Avec quelques grammes ou quelques kilos, le rendement des navettes propulsées grâce à la fusion de l'hydrogène est bien meilleur. En très grandes quantités, il permet les rêves les plus fous : ainsi un vaisseau spatial dont la moitié du combustible est de l'antimatière peut espérer parcourir des centaines d'années-lumière en quelques dizaines d'années (pour les voyageurs, car ne perdons pas de vue qu'à de très grandes vitesses, le temps se distord : il paraît plus court pour les astronautes –cf. la planète des singes, le roman de Pierre Boulle).

Mais l'antimatière est chère, très chère. Sa production nécessite de très grandes quantités d'hydrogène et une très grande source d'énergie. Cependant, depuis que les scientifiques ont amélioré le rendement de cette production, certains investisseurs et certains politiques ont souhaité en installer une usine de fabrication en orbite autour de Jupiter. Pour satisfaire les énormes besoins de

cette dernière, l'hydrogène de la plus grande planète du système solaire est pompée au rythme de plus de 100 millions de tonnes/seconde ! A une telle échelle, les 10 tonnes d'hydrogène dont notre petite navette a besoin pour atteindre la Lune en moins de 4 heures ne pèsent pas bien lourd. C'est ainsi que, de nos jours, l'approvisionnement en carburant se fait là-bas, à plus de 700 millions de kilomètres. C'est le nouvel Eldorado de l'humanité. Olympe est d'ailleurs bien plus grande et peuplée qu'Orion. C'est le front pionnier d'une civilisation toujours désireuse d'en savoir plus sur l'univers, sans doute dans le seul but d'en savoir plus sur elle-même.

D'ailleurs tout vient maintenant de Jupiter : l'hydrogène, source infinie d'énergie, l'antimatière dont la production désormais industrielle va permettre à une élite d'astronautes (dont nous avons le privilège de faire partie) de parcourir la galaxie, et même beaucoup de matières premières de nature minérale, extraites des 4 grands satellites joviens : Io, Europe, Ganymède et Callisto. Bien sûr les mines de Mars et de la Lune sont toujours d'une utilité déterminante.

Cela fait bientôt 15 minutes que nous avons quitté Orion. Plus de 4000 km ont déjà été parcourus. Beaucoup ont ôté leur ceinture de sécurité. Certains sont déjà au bar. Amina et moi sommes montés au dernier étage, où les hublots sont plus gros. Mamadou, Isabelle et tous les autres nous ont rejoint. Il y a aussi beaucoup de touristes parmi nous. Nous contemplons ensemble les étoiles en nombre infini, parsemés dans le ciel noir de l'espace : le spectacle est plus beau que sur Terre, car ici il n'y a pas d'atmosphère pour faire écran, ni pollution lumineuse. Notre bonne vieille planète n'est pas visible, ni la Lune d'ailleurs. Mais nous avons eu largement le temps d'admirer chacun d'entre eux depuis Orion.

« Nous sommes partis ce matin à 3h30 de Kurmala et nous serons bientôt sur la Lune. Il y a 3 heures, j'étais encore chez moi, en train de prendre une douche pour oublier la chaleur de la nuit. J'entendais les criquets chanter et les grenouilles de ma mare coasser. Et maintenant je suis dans l'espace. C'est fantastique, n'est-ce pas ? » nous raconte un des touristes somali.

« Oui. Et c'est aussi une chance d'habiter Kurmala. Mais le prix du billet est tout de même élevé. Comment avez-vous fait ? » demande Anti à notre interlocuteur.

« Mon père dirige une agence de voyage qui s'occupe d'organiser des excursions sur notre cher satellite. C'est ainsi que moi et mes amis avons eu le droit à quelques avantages financiers. Nous avons tous réussi notre examen de fin d'études. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes autorisé une petite escapade dans l'espace. Et vous ? Je crois deviner que vous êtes les membres de l'expédition LUCY775. Quelle chance vous avez ! Vous allez découvrir tout un monde, une planète comme la nôtre mais où tout est sûrement très différent. N'avez vous pas peur de ne pas réussir à survivre là-bas ? ». Ce jeune homme semble intéressé par la conquête spatiale, comme la plupart de ses contemporains. L'espace est quelque chose de très à la mode à notre époque. Les voyagistes se font des fortunes en proposant aux touristes les plus riches une

balade sur Mars ou la découverte de Jupiter et de ses satellites : ces excursions s'arrachent à prix d'or. La concurrence pour aller travailler loin de la planète mère est encore plus forte : Orion, Mars, la Lune, Jupiter, Saturne provoquent un engouement exceptionnel. Mais le top, ce qui fait rêver tous les jeunes, c'est ce que nous vivons nous, la crème des astronautes. Nous sommes volontaires pour aller vivre sur une terre dont l'humanité ignore tout sauf l'essentiel : elle abrite la vie et est habitable !

6 expéditions sont déjà parties. Nous sommes la septième. Notre objectif : une planète découverte il y a environ 60 ans, de la taille de la Terre, ayant un satellite naturel de la taille de la Lune, tournant autour d'une étoile d'une luminosité 7% supérieure à celle du Soleil mais, semble-t-il, plus âgée de 2 milliards d'années. Tout ce que les meilleurs télescopes ont découvert à son propos montre qu'elle est certainement peuplée de formes de vie avancée (genre vertébrés à sang chaud) et que nous ne devrions pas avoir de problèmes d'adaptation (la température, la composition de son atmosphère et même sa proportion de terres émergées sont similaires à celles de la Terre).

« Attention ! veuillez regagner vos places et attachez vos ceintures. » La voix de l'hôtesse retentit fortement dans chacun des 5 étages de notre fusée. Dans quelques minutes, la phase de retournement aura lieu. Amina et moi courons vers nos places avec un jus de fruit à la main. Nous étions en train de petit-déjeuner. Nous sommes partis depuis 1h35 environ et nous avons déjà parcouru environ 167000 km. C'est une première pour mes compagnons et moi : jamais nous n'avions été si vite et si loin. Notre vitesse est actuellement de 58 km/s. Le temps de retenir notre respiration (1 mn environ), nous parcourons près de 3500 km !

Mais pour l'instant, pas le temps de jouer à ça, nous devons redescendre au troisième étage. Dans l'ascenseur, nous finissons notre verre. Quand nous arrivons à nos places, la plupart des autres voyageurs sont installés. L'écran devant nous passe un documentaire sur la phase de retournement que nous allons vivre dans quelques instants : on nous explique que le carburant emporté sur Orion (de 9 à 10 tonnes selon la distance à parcourir) n'a servi qu'à la propulsion aller. Pour la phase de freinage qui doit également durer 1h30 et qui doit nous amener jusque sur la lune, Spacebus utilise d'autres procédés imaginés par de brillants ingénieurs indiens il y a déjà plusieurs années : rayons lasers, grands filets spatiaux, je ne rentrerai pas dans le détail pour l'instant...

Nous attachons nos ceintures alors que la voix de l'ordinateur de bord du vaisseau annonce : « il reste une minute avant la phase de retournement ». Tout le monde est prêt.

Une minute plus tard, comme prévu, la fusée arrête d'accélérer. Nous revoici en état d'apesanteur (je commence à m'habituer). Lentement, l'engin fait un tour sur lui-même de 180 degrés. La manœuvre n'est pas longue. 50 secondes plus

tard, spacebus se met à freiner avec la même décélération de 10 m/s^2 . Dans 1h30 environ, nous serons sur la Lune.

Je reste attaché. Je décide de faire un petit somme. Nous avons très peu dormi cette nuit et je tiens à être en forme. Je vais regarder le film qu'on nous propose. Amina m'imitte. Nous mettons nos écouteurs, elle me prend la main. Une vague d'émotion atteint mon coeur. J'ai comme la sensation d'avoir retrouvé une famille, de connaître quelqu'un qui me comprend vraiment et qui ne me laissera jamais tomber. Lentement mes yeux se ferment devant la superproduction indienne. Je caresse les jambes d'Amina pendant qu'elle pose sa tête sur mon épaule. Je rêve déjà...

« TUUUU...Arrivée imminente ». Une sonnerie stridente retentit. Je me réveille en sursaut, je ne sais plus où je suis. Si, près d'Amina. Désormais, ce qui compte, c'est que je sois avec elle, peut importe l'endroit. Mais aujourd'hui est tout de même exceptionnel. Nous atterrissons sur la Lune. Il est 9h22, dans 10 secondes, spacebus s'arrête. 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1... une petite secousse puis tout s'arrête. Nous sommes sur Sélène, la déesse de la nuit. « Cosmoport de la base lunaire. Nous vous invitons à débarquer. Nous espérons que vous avez fait bon voyage à bord de spacebus1 » dit la petite voix métallique dans l'anglais universel le plus pur.

Nous nous sentons tous très légers : la pesanteur ici n'est que de $1,63 \text{ m/s}^2$. C'est à dire que nous pesons 6 fois moins ici que sur Terre. A chaque pas, nous pouvons faire des bonds de plusieurs mètres. Lentement les voyageurs se dirigent vers la sortie. Tout le monde est enthousiaste. Pour la plupart d'entre nous, c'est le premier voyage sur la Lune et le spectacle commence dès la porte du Spacebus franchie. Nous traversons un couloir en verre qui nous permet de contempler le paysage lunaire et les étoiles très brillantes qui semblent ici plus près que depuis la Terre. Et puis d'un côté, magnifique, grandiose : le clair de la Terre. L'astre bleu flotte dans l'espace à la manière d'une boule d'eau en état d'apesanteur. Notre chère planète semble si lointaine. Depuis Orion elle paraissait encore toute proche ; mais il est vrai que la distance qui nous sépare d'elle a été multiplié par 10, le temps d'une matinée. Je commence à comprendre ce que signifie être un astronaute. Je me rends compte également de la petite place occupée par l'humanité dans l'espace. Quelque part, je me sens perdu et angoissé.

Nous ne pouvons rester dans ce couloir trop longtemps : le train pour la base lunaire nous attend. Celle-ci sert de résidence aux personnes qui travaillent ici mais aussi de centre de recherche et de base de loisirs. C'est surtout cette dernière que la plupart des touristes viennent visiter.

Une fois les 480 personnes assises, la navette file à travers un pays phantasmagorique, d'une couleur étrange. Nous parcourons à toute allure une grande plaine jaune-grise parsemée par ci par là de roches et de poussière

cosmique. Au loin des montagnes aux pics acérés se dessinent trop nettement sur un ciel noir et grandiose. Nous sommes sur la Lune, sur la Lune !!

Au bout de 10 minutes nous pénétrons dans un tunnel qui se referme derrière nous avant de pénétrer par l'intermédiaire d'un autre sas dans une sorte de gare. Les portes s'ouvrent. « Bienvenue sur Sélène ». Cette phrase est écrite en grand devant nous. Deux personnes curieusement vêtues viennent nous accueillir. Le plus difficile étant ici de ne pas faire de bonds de plusieurs mètres, on nous propose d'enfiler provisoirement la combinaison qu'ils portent et dont la masse avoisine les 240 kg : sur Terre, elle serait importable mais ici elle est encore trop légère.

« Un repas vous sera offert à midi. En attendant, nous vous proposons une visite des lieux. Après le déjeuner, vous pourrez faire une sieste avant la balade lunaire qu'on vous propose. Puisque vous êtes très nombreux, nous vous proposons de faire une dizaine de groupes. Chacun d'entre eux sera accompagné par un de nos guides spécialisés. Nous avons aujourd'hui la chance d'accueillir les membres de l'expédition LUCY775, qui s'appêtent à partir dans quelques jours sur Jupiter, avant de quitter définitivement notre système solaire pour une planète sans aucune doute pleine de surprises ! Moi-même, j'aurais aimé faire partie de cette aventure. Veuillez les applaudir et bonne visite à tous ! ». La personne qui a parlé semble être le responsable ici. Encore une fois, nous nous sommes faits remarquer. Après son petit discours, il nous explique qu'il souhaiterait être personnellement notre guide. Ce que nous acceptons avec joie.

Ici sur la Lune peu de gens travaillent, tout au plus une centaine. L'essentiel de l'activité concerne l'exploitation des matières premières. Il y a aussi un laboratoire de botanique et un autre d'astronomie. Il y a une fabrique de robots, qui servent beaucoup ici puisque ce sont eux qui font l'essentiel des travaux. La base est en effet en pleine expansion. Vers le nord, vers le sud, des routes souterraines sont aménagés vers des endroits où le régisseur compte installer de nouvelles implantations en vue soit d'augmenter la capacité touristique, soit d'extraire encore plus de minerais. Nommé pour 5 ans, c'est lui qui, sous la responsabilité de l'ASI, est en charge du bon fonctionnement de la base lunaire : il doit équilibrer son budget, investir... Pour l'instant, il est en vacances sur Terre, en Inde paraît-il (puisque c'est là son pays d'origine). C'est à son suppléant en fait que nous avons à faire.

« Nous possédons ici le plus grand champ de pommes de terre de la conquête spatiale » raconte celui-ci en anglais universel.

« Nous exportons nos fruits et légumes jusque sur Terre » ajoute-t-il. Peut-être espère-t-il concurrencer l'agriculture intensive du Sahara ?

Après avoir visité le secteur agronomique, nous sommes guidés vers une grande baie vitrée d'où l'on peut admirer une majestueuse centrale de fusion nucléaire. L'hydrogène nécessaire à son fonctionnement est amené de Jupiter par cargo énorme qui met plus de 100 jours pour apporter environ 10000 tonnes d'hydrogène pur à chaque rotation. 10000 tonnes, c'est plus que suffisant pour

alimenter en énergie la Lune, Orion et même en partie la Terre. De nos jours, l'énergie vient de l'espace.

Notre balade s'avère très intéressante mais un peu fatigante sur la fin. A 11h30, soit à peine 2h après notre arrivée, il est grand temps de se diriger vers le restaurant. Avec autant de champs cultivés, la cuisine doit être bonne. En fait de restaurant, il s'agit plutôt d'une cantine, dans laquelle il y a de grandes tables et un buffet, où l'on va se servir jusqu'à plus-faim. Les architectes n'ont pas forcé sur la décoration, qui est sobre et sans charme particulier. Il faut dire que personne ne s'attend à trouver un petit restaurant de chef sur la Lune.

Nous gardons nos lourdes combinaisons jusque sur nos chaises, pour bien tenir assis. Cependant, nos estomacs respectifs ont bien du mal à s'adapter à la pesanteur lunaire. La nourriture éprouve quelques difficultés à descendre le long de l'oesophage. Ce dernier, habitué à la force d'attraction terrestre, ne comprend pas pourquoi la soupe de légumes qu'on nous a servi en entrée met si peu d'entrain à se diriger vers le bas. Désorienté, il continue à réagir comme il l'a toujours fait, et ce faisant, empêche le bol alimentaire d'atteindre son objectif, celui-ci étant insuffisamment sollicité par la gravité. Heureusement, l'expérience des hommes dans ce domaine est désormais importante et les médicaments contre le mal de l'espace sont légion dans la pharmacie locale.

Je suis avec mes compagnons habituels : Amina bien sûr, son frère Mamadou et sa copine Isabelle, Foulemata, Jean, Tara et Vikache. Les autres sont près mais pas assez pour que l'on puisse discuter avec eux de ce que nous voyons autour de nous. Une baie vitrée nous permet d'admirer le paysage lunaire. Bien sûr, il nous faut garder nos lunettes de protection, car ici aucune atmosphère ne nous protège des rayons nocifs du soleil, même si le verre spécial utilisé sur toutes les installations spatiales filtre une bonne partie de ceux-ci. Notre satellite se montre vraiment sous un jour hostile et froid lorsqu'on s'y trouve. De plus, voir la Terre si petite et si loin, à demi éclairée par le soleil et baignant dans une mer d'étoiles plus brillantes que jamais procure un sentiment métaphysique que je n'avais encore éprouvé nulle part. La réalité du grand vide spatial dans lequel se trouve le berceau de notre civilisation nous saute aux yeux à tous. Elle ressemble à un diamant égaré, un bijou perdu par son propriétaire. Pendant un court instant j'ai la sensation d'être le témoin privilégié de la puissance de Dieu.

Je fais part de mon enthousiasme mystique à mes compagnons pour me rendre compte que si les hommes le partagent généralement, les femmes moins. Tara, Isabelle, Foulemata, et Amina ont en effet entamé une autre discussion, plus terre à terre : elles se lamentent de l'aspect ridicule que leur inflige la lourde combinaison qu'on nous a conseillé de porter à notre arrivée.

Le repas se déroule malgré tout très bien avec beaucoup de joie et d'éclats de rire. La cohésion du groupe commence vraiment à se ressentir ; déjà sur Kurmala, nous formions une sorte de grande famille réunie par un avenir commun mais aussi par une sensibilité similaires.

D'autres vacanciers sont venus grossir les rangs de ceux qui nous accompagnaient à bord du Spacebus. En effet, la navette en provenance de la base Rigel, en orbite géostationnaire au dessus de la ville de Quito (ville située dans l'ancienne république d'Equateur, en Amérique du sud) a atterri une demi-heure après la nôtre, avec autant de visiteurs, dont beaucoup plus d'américains.

Après le déjeuner, on nous dirige vers un parc engazonné et planté de petits arbres. Au milieu de celui-ci, il y a une grande piscine, avec un immense plongeoir ; je crois que nous allons bien nous amuser : quelques petits bonds, et nous voilà au sommet d'un arbre ; un grand saut, et ce sont les 25 m de la piscine qui sont franchis. A 16h est programmé le point culminant de notre petite excursion sur la Lune : la balade dans la mer de la tranquillité, en combinaison d'astronautes. Elle durera environ 2h, après quoi il faudra songer à remonter à bord du Spacebus. L'arrivée sur Orion est prévue aux alentours de 23h30. Des lampes artificielles remplacent le soleil ; il n'en faut pas plus aux filles pour sortir leurs serviettes et leurs maillots de bains. Tout le monde dans le groupe envisage d'ailleurs de les imiter. Nous sommes tout de même partis à 6h ce matin et une petite sieste d'une heure ou deux ne nous fera que le plus grand bien.

Mais peut-on bien dormir sur la Lune ? Au moindre mouvement on se retrouve à quelques mètres de sa serviette. En plus, on se sent mal. Les muscles ne fonctionnent pas assez. Je commence malgré tout à plonger dans un profond sommeil en pensant à tout ce que nous avons déjà vu pour l'instant. Je n'aime pas trop les visites en fait ; je voyage mal, surtout quand je n'ai pas assez dormi. J'ai hâte de retourner sur Orion. Ici ça ne me plaît pas trop. Certes, c'est amusant de sauter de 30 m dans l'eau mais on se lasse rapidement. J'ai envie de retrouver le confort d'une pesanteur terrestre. Je songe aussi au match de jeudi contre le service SO (SO pour systèmes optiques !) du département astronautique de la base internationale. On a improvisé un petit tournoi de football entre nous et les différentes équipes composées des personnes employées sur Orion. Nous partons dimanche matin mais il nous reste le temps de faire quelques belles parties...

5. LE GRAND DEPART.

Orion commence à beaucoup me plaire. J'aime en faire le tour à vélo. J'aime ses petites ruelles au détour desquelles on découvre toujours quelque chose d'intéressant ou d'insolite. J'aime son parc et ses piscines, son terrain d'athlétisme, son tournoi de foot et sa salle de jeux. Même la salle des fêtes où je suis actuellement m'est sympathique. De la musique douce berce les convives : nous allons bientôt passer à table mais pour l'instant chacun discute autour d'un apéritif. Je suis tranquillement assis, de temps en temps dérangé par des admirateurs qui viennent nous dire au revoir. En effet, demain, nous partons. Les portes sont ouvertes et l'on peut s'amuser à compter les gens qui, passant sur la place rouge, jettent un oeil vers le bâtiment dans lequel nous sommes en se demandant ce qu'il peut bien s'y passer. L'endroit a été ainsi nommée par les quelques russes qui sont venus construire cette partie de la base n°1, il y a maintenant près de 140 ans. Le monde a bien changé depuis cette époque pionnière. Aujourd'hui, Orion est vraiment confortable. Personne n'a jugé utile d'augmenter sa superficie habitable depuis, mais les conditions de vie se sont nettement améliorés.

Autour de cette petite place trônent quelques monuments reproduisant à une échelle réduite ceux que l'on trouve sur Terre. C'est ainsi que je vois depuis ma chaise la réplique de l'église St Basile de Moscou avec ses formes arrondies multicolores. Je distingue également la statue d'ours (l'ours russe) au dessus de la fontaine centrale. Des enfants contemplant les poissons rouges que l'on y a mis pendant qu'un écureuil semble surveiller son garde-manger depuis la branche de ce beau chêne aux allures de bonzaï : ici il n'y a ni assez de terre ni assez de « tirant d'air » si l'on peut dire pour laisser les arbres atteindre les dimensions qu'ils prennent sur Terre.

« Et si on dansait » me demande Amina. Je tourne la tête vers elle. Elle est vraiment très sexy aujourd'hui. Elle a mis ses plus beaux habits pour le bal d'adieu des membres de l'expédition, comme les 27 autres filles d'ailleurs. J'acquiesce. La soirée risque d'être longue et animée. Personne n'a envie de dormir aujourd'hui même si la plupart d'entre nous ont cherché à vider leur stress en faisant du sport à outrance : moi par exemple, j'ai fait ce samedi 2h de foot, 10 km de jogging et le tour d'Orion à vélo (soit 62 km environ) ! J'ai d'ailleurs très faim et je me lèche d'avance les babines à l'idée du festin qui nous attend.

Du saumon ! Et élevé ici, à 36000 km au dessus du niveau de la mer ! En accompagnement, il y a du blé, des légumes et une sauce légère. Les plats nous sont servis par des androïdes plutôt adroits. Il y a même du vin, fabriqué sur la Lune grâce aux vignes de l'agriculture intensive qui est pratiqué là-bas. Le vin sélène n'est pas aussi bon que le vin terrestre mais il a le mérite d'exister ! L'ambiance est bonne. Chacun parle de tout et de rien. Je raconte notre dernier

match contre une équipe d'astronomes locale : nous avons gagné mais difficilement. Aissatou a marqué un but. Et oui, nous acceptons les filles parfois même si la qualité du jeu s'en ressent !

Tout le monde se prépare à passer la nuit à rester ici, à rire et à festoyer. Bjorg et Kevin discutent en anglais universel de l'aventure que nous allons vivre. Il s'agit d'un vieux fantasme de l'homme : allez loin, toujours plus loin. Le projet au centre duquel nous sommes est l'un des plus coûteux de l'histoire humaine. Il a fallu, pour synthétiser l'énorme quantité d'antimatière nécessaire à notre voyage, construire de gigantesques usines en orbite autour de Jupiter : il paraît que c'est titanesque. Mais nous verrons bien, puisque nous allons tout visiter là-bas.

Après le repas, les filles retournent danser sur des airs africains bien rythmés. La musique n'est pas forte et les gens peuvent parler. Certains jeunes du quartier, des Orionais d'origine somali, sont venus nous rejoindre, pour nous poser des questions ou tout simplement pour nous voir. L'un d'eux, âgé d'à peine plus de 12 ans, me demande comment il doit s'y prendre pour devenir comme moi, astronaute de l'extrême. Je lui réponds que c'est à la fois une question de chance et de malchance : il y a beaucoup de prétendants et peu d'élus. Il s'agit le plus souvent d'un concours de circonstances. Je lui conseille de penser à quelque chose de plus accessible mais aussi de ne jamais oublier son rêve. Pendant ce temps, Aminata et Aissatou font une démonstration de danse sénégalaise. Mea aussi est venue : cette fille est vraiment belle, à la fois longiligne et musclée. Amina revient me chercher : elle veut à tout prix faire tremousser ce corps tout de même relativement raide et coincé qui est le mien. Mais avec la nuit qui avance, le vin fait son effet et je finis par me lâcher avec mes amis, tous mes amis, mes vrais amis...

Il est 7h45. J'ai pris ma douche dans l'étang du parc, comme beaucoup de mes compagnons d'ailleurs. Nous avons pris un café dans la gare il y a moins d'une demi-heure. Mes affaires sont tout de même prêtes. Je les avais préparé hier soir, avant la fête. Elles tiennent toutes dans mon unique sac. Il faut dire que je ne prends pas grand chose, surtout des souvenirs de ma famille et de ma vie sur Terre, la plupart sous format numérique d'ailleurs.

Nous sommes maintenant tous devant la porte d'accès au vaisseau Zeus1, à la fois fatigués et enthousiastes. Nous faisons nos adieux à cet endroit et même à cette planète, la Terre, le paradis de l'humanité. Nous allons très loin, vraiment loin, à plus de 879 millions de km. Notre destination : Olympe, la plus grande base spatiale de l'humanité. Une gigantesque roue de 50 km de diamètre, avec bientôt 16 branches. Au bout de chacune d'elle, une base abritant soit des résidences, soit des parcs, soit des industries, soit des champs... Une véritable

petite planète artificielle en somme. Comme Orion et Rigel, Olympe tourne sur elle-même mais pas à la même vitesse : 1 tour en un peu plus de 3 minutes pour Orion contre 1 tour en un peu plus de 5 minutes pour Olympe. Le confort en est amélioré.

Nous pénétrons dans Zeus 1 vers 7h50. C'est un vaisseau de la nouvelle génération et les investisseurs ont mis les moyens. C'est vraiment le grand luxe ici. Nous entrons dans une grande pièce ronde dans laquelle se trouvent 225 sièges inclinables, un grand écran de cinéma, un bar, des toilettes, et même une petite salle de sport ! L'endroit d'un diamètre de 52 mètres donne une vraie impression d'espace. Une charmante hôtesse nous indique nos places. En moins de 10 minutes, les 225 passagers sont installés : notre petit groupe de 56 aventuriers, 45 touristes et 124 « joviens » dont plusieurs sont en famille. En général, les habitants d'Olympe qui travaillent là-bas ont des contrats renouvelables de 2 ans : après 2 ans, ils prennent des vacances sur Terre d'une durée d'environ 1 an, pendant lesquelles ils font souvent le tour du monde : ce sont de vrais privilégiés.

La charmante hôtesse nous quitte, en refermant la porte derrière elle. Une voix féminine enregistrée prend la suite des opérations : 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, largage... Zeus1 est poussé loin d'Orion avant d'être autorisé à mettre ses moteurs en marche. Pendant quelques minutes, nous sommes en état d'apesanteur comme souvent depuis ces derniers temps. Puis nous retrouvons une accélération presque terrestre de 10 m/s^2 lorsque les puissants réacteurs se mettent en marche. Cette fois-ci nous sommes partis.

Quelques minutes après le départ, l'écran de cinéma s'allume et un petit film sur le voyage qui nous attend commence. Voici en substance le commentaire qui accompagne ces images :

« Bonjour et bienvenue sur Zeus1, le vaisseau le plus rapide du système solaire. Votre voyage durera plus de 10 jours. Notre arrivée sur Olympe est prévu mercredi 18 octobre 2299 à 13h17, heure d'Orion (c'est aussi l'heure officielle sur Olympe). Nous allons parcourir près de 879 millions de kilomètres et atteindre la vitesse maximale de 1143 km/s. Le moteur, utilisant la fusion de l'hydrogène catalysé à l'antimatière, est situé sous vos pieds. Les réservoirs d'hydrogène sont tout autour du cylindre central qui sera votre lieu de vie pendant cette longue semaine. Il est essentiel que vous compreniez que le périple sera découpé en 3 phases : la première est celle que vous vivez actuellement. Zeus1 accélère pour atteindre sa vitesse de croisière de 1143 km/s. Elle se terminera demain à 15h45. Ensuite le vaisseau interplanétaire conservera sa vitesse et ne subira donc plus d'accélération. Pour que votre confort soit assuré, le cylindre dans lequel vous êtes se mettra alors en rotation à la vitesse de 5,7 tours/minute. Vous ne pourrez rester ici sur le fond mais devrez vous installer dans une des nombreuses chambres situés sur les parois intérieurs du cylindre. Celui-ci faisant plus de 100 mètres de long, il y en aura pour tout le

monde. Des lits confortables, des salles de jeu, de cinéma, des lieux de détente sont régulièrement répartis sur cette surface importante.

Une fois cette phase terminée (cela durera environ une semaine), vous devrez retourner sur les sièges où vous êtes maintenant agréablement installés pour attendre la fin de la décélération de Zeus1. (17 octobre 2299 vers 5h). Comme aujourd'hui, vous resterez essentiellement assis ou allongés pendant 31h45. J'espère que vous ne trouverez pas cela trop long. Pour vous aider dans à passer le temps, nous vous proposons une sélection des meilleures animations cinématographiques de l'année 2299. Si ce qui passe à l'écran ne vous plaît pas, il est vous est possible de visionner autre chose grâce au casque situé au pied de votre chaise. Bon voyage ! »

Je suis très fatigué. J'ai rapproché ma chaise longue de celle d'Amina, pour pouvoir lui prendre la main. Elle a mis son fauteuil en position lit, pour dormir. Je vais l'imiter. Je n'ai pas fermé les yeux depuis 24h et je tombe de sommeil. Le documentaire sur le déroulement de notre voyage n'est pas fini que déjà, je commence à rêver. Les images de la fête de la nuit dernière se mélange à celles du match du foot d'hier et à celles des nombreux sourires (et du corps magnifique) d'Amina. J'ai mis des bouchons dans mes oreilles pour pouvoir pleinement profiter de mon repos. C'est à peine si j'entends la musique de la superproduction indienne diffusée sur le grand écran. Nous ne ressentons aucune vibration ni aucun à-coup dans l'accélération du vaisseau. Je pourrais me croire dans ma chambre, à Kurmala...ou même à Toulouse, avant, quand je n'étais qu'un enfant insouciant.

6. UNE ETRANGE SEMAINE.

On me bouscule. Où suis-je d'abord ? Ah oui, Kurmala... euh, non, c'est fini ça. Peut-être que je suis en Amérique, ou en Inde. Ah non, encore moins. J'ouvre les yeux et j'entrevois Amina en train de sourire. Ça y est, je sais, je suis avec Amina. Mais quelle est donc cette immense pièce dans laquelle je me suis endormie ?

« Réveilles-toi ! Tu ne veux pas manger ? Tu ne vas pas dormir toute la journée quand même, il est déjà plus de 14h ! » dit la belle.

Voilà que tous mes souvenirs se remettent en place. Je suis dans un vaisseau spatial : Zeus1. Nous partons vers la plus grande planète du système solaire : Jupiter. Ma première idée est de regarder l'écran de contrôle : nous sommes partis depuis environ 6h12, notre vitesse est de 223 km/s, nous continuons à accélérer même si nous avons déjà parcouru près de 2,5 millions de km ! La Terre et la Lune sont bien loin maintenant. La plupart de mes compagnons de voyage sont debout et sont soit en train de manger, soit en train de marcher. J'ai faim, c'est vrai. Je vais donc volontiers suivre Amina pour déjeuner avec Tara et Vikache. Ils sourient en me voyant arriver, la tête enfarinée.

« Alors bien dormi ! fini la gueule de bois ? » plaisante le grand indien.

« Oui, mais je crois que je vais me coucher tôt ce soir. Qu'est ce qu'on peut faire ici en attendant ? » dis-je d'une voix à peine audible.

« Pas grand-chose. Il nous faut attendre demain après-midi, nous pourrions profiter de plus d'espace. Mais jusque là, il faudra se contenter de trois vélos d'appartement et de quelques jeux. Sinon il y a de bons livres dans la bibliothèque et il y a un bon panorama au dernier étage » répond Tara en secouant sa soyeuse chevelure blonde.

« En tout cas, c'est une grande pièce » ajoute Amina.

L'air est artificiel, mais nous commençons à avoir l'habitude. Nous sommes attablés à un bar, aux côtés d'autres passagers, une famille plus exactement. L'endroit est exigu mais confortable. Un robot nous sert les plats que nous désirons, qui ne me paraissent pas succulents. Le repas étant vite englouti, nous passons un moment mes amis et moi à faire le tour du propriétaire. Un à un, nous saluons nos collègues qui le plus souvent sont en train de lire ou de regarder un film. Certains font un peu de sport mais pour l'instant, je ne me sens pas l'envie de les imiter.

Au milieu de la pièce trône l'axe central qui permettra au cylindre dans lequel nous sommes de se mettre à tourner sur lui-même lorsque le vaisseau arrêtera d'accélérer demain après-midi. Nous devons alors nous installer sur les parois. Cet axe abrite un ascenseur qui permet de monter à environ 45 m de hauteur, au dernier étage. Nous décidons, Amina, Tara, Vikache et moi de monter. Le trajet n'est pas si rapide, ce qui nous impressionne quelque peu. Zeus1 est en effet une construction humaine immense et puissante. Un des derniers fleurons de la

technologie moderne, construit dans les ateliers les plus réputés du monde, ceux d'Orion. Le matériau employé est fabriqué dans plusieurs usines réparties entre Nairobi (Kenya), Kurmala, Orion, la Lune et Mars. Il est léger, solide et résistant aux radiations et aux variations de température.

Le mode de propulsion du vaisseau est un des plus rentables qui soit. Il nous a fallu tout de même embarquer 1500 tonnes d'hydrogène à Orion. Mais cet hydrogène venait de Jupiter, par vaisseau cargo ! En effet, depuis bientôt un siècle la source d'énergie par excellence, l'hydrogène, vient exclusivement de Jupiter et est transporté dans d'immenses réservoirs volants d'une capacité de plusieurs centaines de milliers de tonnes vers toutes les zones où on a besoin de lui.

Nous arrivons au panorama. Quelques grands hublots nous permettent de voir l'espace, illuminé. Nous ne pouvons voir la Terre, ni la Lune, ni même le soleil, mais seulement les étoiles. Nous repartirions vite s'il n'y avait pas quelques panneaux explicatifs, des fauteuils confortables et un petit bar. Ces panneaux ont tous pour sujet l'espace : sa conquête, sa découverte, les avancées technologiques faites depuis la renaissance du monde en 2100. Je m'attarde plus particulièrement devant l'un d'eux évoquant les planètes extra-solaires. Voici en substance ce qu'il y est raconté :

« En 2202, la décision d'envoyer des télescopes géants au-delà de l'orbite de Saturne pour amasser le plus d'informations sur les planètes telluriques situées en dehors du système solaire est prise par l'ASI. Plusieurs centaines de ces planètes ont été découvertes depuis plus de 2 siècles de recherche, mais personne ne connaissait grand-chose sur leurs caractéristiques et notamment la plus intéressante : abritaient-elles ou non la vie ?

Il fallait pour le savoir construire des instruments très performants et les envoyer entre Saturne et Uranus. Or, voyager dans l'espace commence à ne plus poser vraiment de problèmes depuis l'inauguration d'Olympe en 2199. Cette base, conçue sur le modèle de la base géostationnaire Orion, est en orbite autour de Jupiter. D'immenses tuyaux pompent l'hydrogène de la planète géante, 88 000 kilomètres plus bas. De plus, les ingénieurs ont fait de grands progrès dans le domaine de l'utilisation de la fusion nucléaire (qui rappelons-le, n'a besoin que d'hydrogène pour fonctionner) pour propulser les vaisseaux spatiaux. Les moteurs prennent beaucoup de place, mais ça marche très bien. Il faut un peu d'antimatière, mais ça aussi on sait le fabriquer en 2200. Ainsi, la grande quantité d'hydrogène que contient Jupiter autorise la démocratisation du voyage interplanétaire dès 2200.

C'est alors qu'en 2220, une autre base, baptisée Cronos (le nom grec de Saturne) et située à plus de 2.1 milliards de km de la Terre est inaugurée. Elle est entourée d'une bonne centaine d'instruments divers dont beaucoup de télescopes scrutant avec avidité l'espace situé à moins de 900 années-lumière. Objectif : la vie e ».

« Tu viens ! ». Je suis coupé dans ma lecture par ma copine qui veut redescendre. De toute façon, j'en avais marre de lire debout. Je prends un des prospectus qui sont sur le petit meuble à côté du panneau. Je finirai ma lecture tout à l'heure. Je me demande quand même pourquoi Amina veut si vite retourner sur son siège. Rien ne presse ! Nous avons encore de la marge avant d'arriver !

Quoiqu'il en soit, je suis mes amis et ma femme. Une fois en bas et à ma place, j'ouvre le prospectus pendant qu'Amina regarde un documentaire avec son casque.

J'en étais à « Objectif : la vie extra-terrestre. Les planètes susceptibles d'abriter la vie ne se trouvent obligatoirement que dans des zones bien précises et très peu représentées dans l'espace. La démarche des concepteurs du projet a été la suivante :

- un volume d'étude a été définie en fonction de la capacité des appareils d'observation : la limite a été fixée à 900 années-lumière. En effet, au delà, la technologie de l'époque ne pouvait fournir les données permettant de conclure sur l'existence d'une vie évoluée sur la planète étudiée.
- toutes les étoiles appartenant à ce « volume d'étude » et dont la luminosité était à la fois fixe et comprise entre 0.1 et 1.5 fois celle du soleil ont été retenues. Pourquoi ? Parce qu'une étoile dont la luminosité est supérieure à 1.5 fois celle du soleil a une durée de vie trop courte pour pouvoir autoriser une de ses planètes à développer une forme de vie supérieure. Quant aux étoiles dont la luminosité est inférieure à 0.1 fois celle du soleil, les scientifiques ont pensé que la chaleur qu'elles procurent devait être insuffisante, même pour des planètes très proches d'elles. Les étoiles à luminosité variable ont bien sûr été immédiatement exclues. Ce recensement, terminé en 2225, a tout de même comptabilisé près de 70 000 étoiles répondant aux critères de sélection.
- Ensuite, à partir de 2225, un deuxième tri a pu commencer. Toutes les étoiles retenues se sont vues examiner une par une : un travail de titan. Seuls les systèmes qui possèdent au moins une planète tellurique dans une étroite bande (« la zone de vie » !) de généralement 40 millions de km de large à une distance X de leur étoile comparable à celle qui sépare la Terre du soleil ont été sélectionnés pour la troisième étape. En fait, cette distance X est calculée à partir de la luminosité de l'étoile, de sorte que l'énergie qui arrive sur tout corps situé à cette distance soit de l'ordre de 1,39 kW/m² : c'est la puissance fournie par le soleil à la Terre. De plus, l'orbite de la planète étudiée doit être le plus circulaire possible. Il faut également que le système possède une à deux planètes géantes au-delà (et uniquement au-delà) de cette fameuse orbite et que la candidate possède

un satellite ! (la présence de la Lune s'est avérée déterminante pour la stabilité du climat terrestre selon de nombreux scientifiques). En somme, ne sont retenus que les systèmes ayant le plus de traits communs avec le nôtre.

Ce deuxième tri, qui a duré plus de 15 ans, a été éprouvant pour les astronomes : ils avaient très peur de ne rien trouver. Heureusement, en 2240, ils avaient tout de même 175 planètes à proposer aux investisseurs et à tous ceux qui croyaient en leur projet. 175 systèmes à examiner dans un troisième temps.

- la troisième étape fut la plus délicate. Il s'agissait de trouver parmi ces 175 systèmes, ceux dont on pouvait être sûr qu'ils abritaient la vie. Les données qu'avec beaucoup de difficultés les télescopes ont pu déterminer pour chaque planète sont les suivantes :
 - le diamètre, le poids, l'attraction gravitationnel
 - la présence ou non d'une lune
 - la durée de révolution, de rotation autour d'elle-même
 - l'inclinaison de l'axe de rotation
 - la composition de l'atmosphère, la part d'océans, la part de glaciers
 - la température moyenne

Parmi tous les systèmes étudiés, 8 se sont avérés très intéressants :

	Terre	Xia	Electra	Castor	Sira	Saurus	Vénus	Minerve	Gaia
Distance/soleil	0	371	482	562	572	623	645	721	775
Rapport L/LS	1	0,29	0,38	1,34	0,56	0,092	1,18	0,89	1,072
Distance/étoile	150	79	97	158	120	43	146	137	157
Puissance vie	1,39	1,45	1,27	1,67	1,21	1,57	1,72	1,49	1,36
Climat		+ chaud	+ froid	+ chaud	+ froid	+ chaud	chaud	Terre	frais
Calotte glaciaire		NON	Grosse	NON	T Grosse	NON	OUI	Terre	un peu +
diamètre	12756	11710	11950	10920	9980	14500	11900	13500	13240
Surface/Terre		-15,7%	-12,2%	-26,7%	-38,8%	29,2%	-13,0%	12,0%	7,7%
g	9,84	8,31	9,10	8,33	6,85	11,26	8,89	10,18	9,60
% terre	29,3%	27,7%	33,0%	23,6%	38,0%	34,0%	42,0%	24,0%	34,2%
Durée journée	24	26,12	25,59	22,75	20,83	25,97	22,63	23,24	24,29
T (jt)	365,25	166,53	216,97	381,66	285,15	77,78	345,4	323,76	388,45
T (jp)	365,25	152,99	203,52	402,57	328,49	71,89	366,26	334,32	383,84

La distance par rapport au soleil est donnée en années-lumière. La distance par rapport à l'étoile du système (le soleil pour la Terre) en millions de km. La

puissance reçue par la planète de l'étoile et permettant la vie est donnée en kW/m^2 , le diamètre en km, l'attraction g en N/kg (c'est à dire en m/s^2) et la durée de rotation (c'est à dire la durée de la journée) en heures. T (jt) représente la durée d'une année en jours terrestres et T (jp) la durée d'une année en jours de la planète (qui sont bien évidemment différents). »

J'interromps ma lecture. Ce prospectus est vraiment bien. Il vulgarise tout en laissant une place non négligeable aux données numériques. Je savais bien sûr tout cela depuis longtemps mais j'ai quand même appris des choses. D'ailleurs je n'en ai pas fini la lecture, mais le sommeil est plus fort. Il n'est que 17h, mais j'ai envie de somnoler en regardant un film, c'est moins fatigant. Je me coiffe du casque qui me permettra de choisir ce que je souhaite visionner : voyons, pour rester dans l'astronomie, je vais prendre ce documentaire sur la cosmologie, c'est toujours très intéressant.

Je fais pivoter mon fauteuil vers sa position allongée. Je suis en pyjama, très confortablement installé. De la musique classique me berce alors que le commentaire débute...en Anglais ! J'ai oublié de signaler que je préférais le français. Mais peu importe, ce que je souhaite avant tout, c'est dormir. Mes yeux se ferment et rapidement mon esprit retourne à ses rêves peuplés de belles copines, de joyeuses parties de foot et de splendides constellations d'étoiles.

Il est 10h. J'ai vraiment dormi longtemps. A côté de moi, Amina est toujours plongé dans un profond sommeil. Je ne vais pas déjà la réveiller même si j'ai une énorme envie de l'enlacer. A la cafétéria, des gens sont en train de petit-déjeuner parmi lesquelles Bjorg, William, John et Kevin. Je regarde vers l'écran : lundi 9 octobre 2299, 10h00 : 43,8 millions de km ont été parcourus, la vitesse de Zeus1 est de 936 km/s. Nous accélérons toujours et nous sommes encore bien loin de Jupiter.

Je me lève et me dirige vers la table de Bjorg et Kevin. Je les salue.

« 936 km/s ! c'est mon record. Le temps de dire bonjour et me voilà déjà passé de Londres à Toulouse ! fantastique n'est-ce pas ». Mon américain n'est pas terrible, mais heureusement celui de Bjorg non plus. En guise de réponse, John me sourie. Ce Texan a consacré sa vie à l'espace, comme son père d'ailleurs. Même s'il n'a jamais été un grand scientifique, il s'est toujours débrouillé pour occuper les plus hautes fonctions au sein de l'ASI. Il est passionné et comme le principal problème de l'espace a toujours été l'argent, il s'est spécialisé dans l'économie. Son père et lui ont développé le tourisme sur la Lune, sur Mars ou autour de Jupiter. Après la mort de son père puis de sa mère, il a souhaité réaliser le rêve de son enfance : partir loin, sur une planète habitable et habitée, par des créatures extra-terrestres évidemment.

Il est célèbre depuis longtemps sur Terre, et c'est pourquoi je ressens toujours une petite appréhension avant de lui adresser la parole : on ne sait jamais, il pourrait me débarquer avant le départ ! De plus, il était un peu mon idole quand j'étais un jeune Toulousain fêru d'astronomie et de savoir.

« Attends de voir la suite ! Ce n'est que le début. Est-ce que tu supportes bien l'air en conserve ? » me demande-t-il sur un ton paternel.

« Oui, mais j'ai l'impression parfois de souffrir un peu de claustrophobie. ». Quelle bêtise je n'ai pas dit là ! Alors que je vais passer les 30 prochaines années de ma vie enfermé dans une boîte, je déclare au grand chef que déjà, au bout d'à peine plus d'une semaine, je commence à redouter les espaces clos !

« Ne t'inquiètes pas, ça va passer. Je pense qu'aucun d'entre nous n'est fait pour vivre dans de telles conditions. C'est pourquoi l'adaptation sera rude. Enfin bon, ce n'est tout de même pas inhumain ! Et puis, quelle aventure ! ».

Notre petite discussion est interrompue par la venue de Rebecca. Cette irlandaise de 27 ans est une belle rouquine, à la peau très blanche. Toujours le sourire aux lèvres, souvent habillée de façon extravagante, elle possède de longs cheveux et des yeux très verts. Douce et réservée, c'est une spécialiste de la nature et vivait à la campagne dans l'ouest de l'île celte avant de rencontrer Bjorg. Tous deux orphelins, ils se sont mariés avant de s'installer d'abord dans le nord de l'Irlande. Puis, comme ils étaient libres comme l'air, ils ont déménagé, puis encore déménagé. Ensuite, ils se sont achetés un bateau, pour faire le tour du monde. Une fois celui-ci fait plusieurs fois, ils se sont dits que le seul endroit qu'il leur restait à conquérir, c'était l'espace, avec un grand E. Ils ont postulé pour l'aventure spatiale la plus osée de toute l'histoire de l'humanité, puis ont

été pris. J'aime écouter leur histoire, leurs voyages. Ils ont des photos et des vidéos de tous les endroits de notre bonne vieille Terre, celle-là même qui a failli disparaître il n'y a pas si longtemps.

Amina, Miraf et Juanita viennent progressivement se joindre à nous. Nous discutons et rions pour faire passer le temps. Nous sommes comme tous les autres passagers. Nous attendons impatiemment l'après-midi, pour pouvoir enfin changer de place, et peut-être trouver plus de confort.

Manger, boire, rire, jouer, raconter. Finalement, l'heure fatidique arrive assez vite.

15h40 : tout le monde est prié non pas d'aller s'asseoir, mais plutôt de se diriger vers les murs de la grande pièce. Il est demandé à chacun de s'allonger par terre, les pieds sur les parois de notre « boîte » et de s'accrocher aux poignets !

15h44 : les passagers sont en place. Beaucoup sont hilares. Je tiens la main d'Amina mais comme il n'y a plus de place le long du mur, je suis assis sur le sol. Je ne tiens aucune poignet, pour voir. C'est alors que l'hôtesse prend la parole : « veuillez tous prêter attention, s'il vous plaît. Nous nous trouvons à 65 millions de km de la Terre. Nous n'avons pas encore dépassé l'orbite de Mars, mais notre vaisseau va néanmoins stopper son accélération dans quelques instants. Dès lors, vous serez tous soumis aux lois de l'apesanteur, le temps de quelques secondes. En effet, le cylindre dans lequel nous sommes va presque aussitôt se mettre à tourner autour de son axe, ce qui créera une pesanteur artificielle sur les parois de Zeus1, qui deviendront alors l'endroit idéal pour terminer le voyage ! La surface à votre disposition sera désormais bien plus importante et plusieurs services seront à votre disposition : jeux, sports, cinéma et même jardinage... vous avez l'embarras du choix. Prenez soin de vous accrocher à quelque chose, si vous ne voulez pas prendre le risque de flotter au milieu du vaisseau pendant le reste du trajet. A bientôt ».

7, 6, 5, 4, 3, 2, 1... Le vaisseau s'arrête brusquement. Comme il n'y a pas d'air dans l'espace, aucun frottement ne pourra freiner notre cigare volant et celui-ci fera l'essentiel de la distance qui reste à parcourir avec l'élan pris depuis hier matin.

Je regarde l'écran de contrôle : 1143 kilomètres par seconde, voilà une vitesse de croisière hors du commun !

Je flotte au dessus de la salle dans laquelle je dormais encore cette nuit. Le cylindre a commencé à tourner sur lui-même, mais bizarrement, je ne bouge pas. J'ai compris : il faut pour ressentir la gravitation artificielle, prendre de la vitesse en même temps que la paroi. Mais moi, je suis resté au milieu de la salle et je vois mes compagnons accélérer, accélérer... Je décide de ne rien faire et d'attendre. Je vois que mes amis ont retrouvé un haut et un bas. C'est amusant de les voir marcher sur les murs. Je fais un petit coucou à Amina qui me dit qu'elle préfère s'installer plutôt que de nous regarder faire nos enfantillages.

Elle dit « nos » parce que Mamadou et Kamal sont avec moi. Mamadou est en train de gigoter dans tous les sens pour essayer d'avancer, mais bien sûr il ne bouge pas d'un poil, ce qui le fait énormément rire.

Comment rejoindre les autres sans l'aide de personne : voilà un problème insoluble ! Je suis en train de réfléchir, en tournant légèrement sur moi-même (la seule chose que je puisse encore faire) quand je m'aperçois que je m'approche petit à petit du plafond. Peut-être est-ce à cause de ma vitesse initiale, ou alors d'une déviation légère du vaisseau. Mais le plafond de la « salle de départ » est une surface lisse, à laquelle il est impossible de s'accrocher. J'y prends néanmoins appui pour me propulser vers un des sièges de cette pièce que tout le monde occupait il n'y a pas 5 minutes. Ensuite je me mets à ramper vers l'échelle sortie seulement depuis l'arrêt de Zeus1 (en effet, il ne fallait pas que quelqu'un puisse se prendre les pieds dedans pendant la phase d'accélération !) et commence à « descendre » vers le mur, qui est maintenant plutôt le sol.

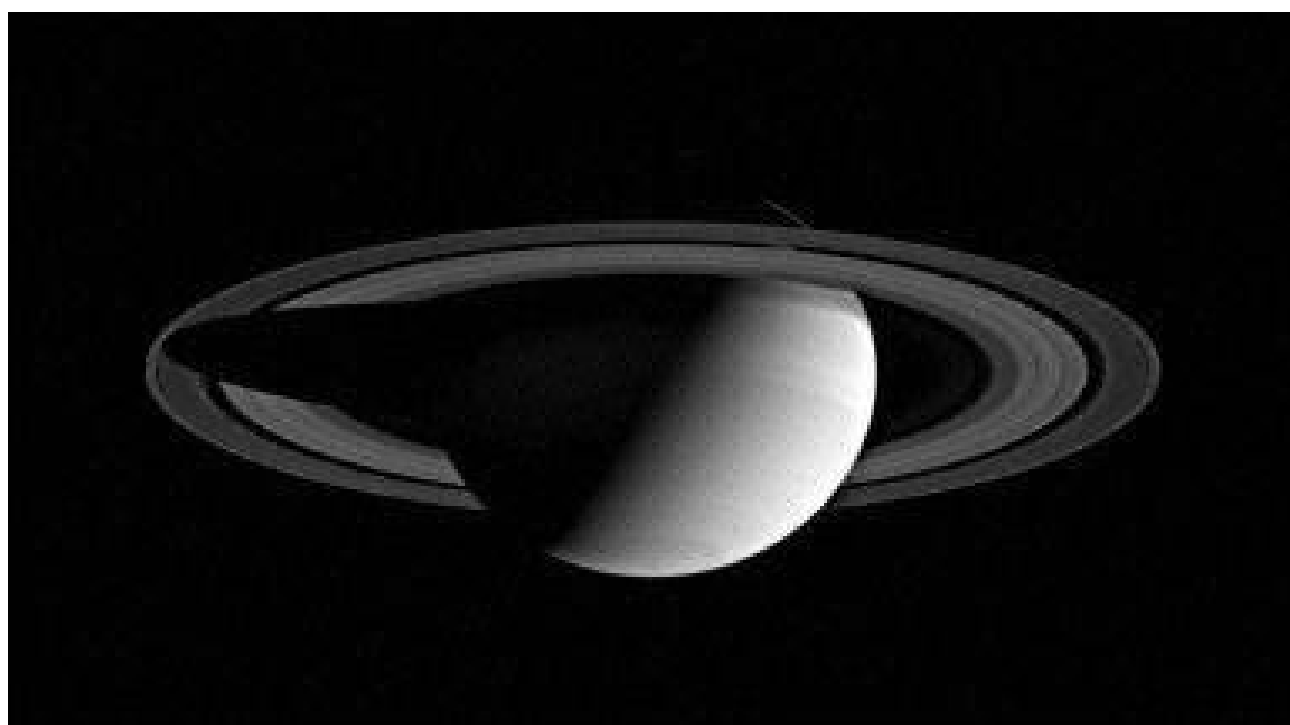
Petit à petit, je ressens les effets de la force centrifuge, mais également ceux de la force de Coriolis. Or, vu son diamètre, la vitesse de rotation du cylindre sur lui-même est assez élevée, ce qui engendre une force de Coriolis loin d'être négligeable. Il faut donc s'abstenir au maximum de faire de trop grands mouvements, comme sauter par exemple.

Vu d'ici, le vaisseau se montre sous un tout autre jour : il y a 3 parties. La première, celle où je suis, est comme un long couloir de 5 m de large qui fait le tour de l'axe. On peut donc marcher sans s'arrêter en faisant le tour de cette grande roue en mouvement. Mais il est difficile de courir. En effet le sol est courbe (puisque il est en arc de cercle !)

Ensuite, lorsqu'on sort de ce couloir (ou quelques cuisines et quelques salles de jeux et de sports sont aménagées), on arrive dans une pièce un peu plus large (20 m). Ici se trouvent plusieurs chambres dont la nôtre. Elle est exiguë (seulement 2 m de large) mais très bien arrangée. Le lit est confortable et nous avons à notre disposition un grand écran de cinéma.

Après, il y a encore un étage de 20 mètres de large et un dernier de 5 m. C'est entre ses 4 étages, longs, étroits et désagréables que nous allons la prochaine semaine. Je sens que je vais beaucoup dormir pour faire passer le temps plus vite...

A SUIVRE...



LA CHEVELURE DE BERENICE.

Bon, il n'y a pas de résumé ici, parce qu'il s'agit juste d'un document de travail absolument pas finalisé, et probablement complètement nul.

